

LA BONNE PAROLE

ABONNEMENTS :

Canada et Etats-Unis, 50 cts
Etranger, - - - 80 cts

ORGANE DE LA FEDERATION NATIONALE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Vol. II.

JUIN 1914.

No. 4

ABONNEMENTS ET REDACTION :

Chambre 14, Monument National,
Boul. St-Laurent, Montréal. Tél. Main 7122.
Heures de Bureau de 9 h a.m. à 1 h p.m.

SOCIETES FEDEREES

REVUE MENSUELLE

SOMMAIRE

Les dames patronnesses des
oeuvres suivantes :
Institution des Sourdes-
Muettes,
Crèche de la Miséricorde,
Nazareth,
Hôpital Notre-Dame,
Hospice St-Vincent de Paul,
L'Assistance Publique,
Hôpital Ste-Justine,
La Providence et
Les Incurables.
Fédération paroissiale de
l'Enfant Jésus,
Fédération paroissiale du
Très Saint Nom de Jésus
de Maisonneuve,
Fédération paroissiale de
Saint Henri,
Cercle des demoiselles de St-
Pierre,
Fédération paroissiale de St-
Jean-Baptiste,

Cour de l'Immaculée Con-
ception.
Le Foyer.
Patronage d'Youville.
Les Ecoles ménagères.
Cercle d'Etudes Notre-
Dame.
Association des Institutrices
catholiques.
Association des employées
de manufacture.
Association des employées
de magasin.
Association des employées
de bureau.
Association des femmes d'aff-
aires.
L'Assistance Maternelle.
Dames des Artisans Cana-
diens-Français.

Fédération paroissiale de St-
Vincent-de-Paul.



Entre nous Marie-Claire Daveluy.
Solidarité, justice et charité . . . Jean Flahault.
Les syndicats François Veillot.
En marchant dans les bois . . . Albert Ferland.
Nos jolies feuilles d'érable . . . Justine Hardel.
Lettre sur l'éducation. Antoinette Gérin-Lajoie.
A propos des Cinémas Joseph Dumais.
Comme ils s'aimaient. Madeleine G.-Huguenin.
Feuille d'érable Solange d'Iberville.
Les figures de l'histoire du Canada
qui commandent Jacquot.
Le livre Canadien DeCelle.
L'œuvre chinoise R. P. H. Montanar.
Chronique internationale. — Revue des revues.
Notre Courrier.
Chronique des œuvres.
Bibliographie.

— ENTRE NOUS —

Le vingt-quatre de ce mois, nous offrirons à la patrie, nos hommages accoutumés. Nous rappellerons, émus et fiers, le souvenir des anciens de chez nous. Dans un bref mais lumineux raccourci, leurs actes héroïques réapparaîtront. La patrie ! mais ce sont eux, nos aïeux, ce sont elles, nos aïeules, qui nous la rendent chère et sacrée ! L'œuvre qu'ils y ont accomplie, fructueuse dans tous les domaines, garde et consacre à jamais leur empreinte. Honneur à nos pères ! Leurs luttes vaillantes nous ont valu la place que nous occupons ici comme race, quoique conquise. Ils ont sauvegardé, dans la mesure de leurs forces notre dignité de possesseur d'hier. Honneur à nos mères, aux femmes canadiennes-françaises ! Leur double influence, familiale et sociale, s'est noblement exercée au profit de l'âme droite et croyante des nôtres.

Puisque nous sommes entre nous, Mesdames, inclinons-nous plus particulièrement aujourd'hui, devant nos vénérables aïeules. Cherchons à nous inspirer de leurs exemples. Nous demeurerons ainsi dans la saine tradition, dans le pur esprit de notre race. Elles furent d'abord d'admirables mères chrétiennes. Savons-nous, tout ce qu'ont dû nos sociétés naissantes aux gardiennes des foyers, dont les noms restent obscurs, mais dont les fils racontent la valeur éducatrice ? Elles furent également, les femmes de chez nous, dès que les circonstances l'ont exigé, les apôtres du bien. Il a rayonné autour d'elle. Qui donc n'a pas admiré les initiatives charitables des Jeanne Mance, les pieux enseignements des Marguerite Bourgeoys et des Marie de l'Incarnation ?

Mais afin de mieux faire ressortir ces deux traits caractéristiques de notre mission, l'amour du foyer et le dévouement pour autrui, rapprochons l'un de l'autre, ces dons précieux. Réunissons-les dans une seule personnalité. Certes, nous le pouvons, et dans un légitime orgueil. J'évoque aussitôt devant vous le souvenir de la première Canadienne-française : la douce, pieuse et vaillante Marie Rollet, épouse de notre premier colon, Louis Hébert. Elle eut à un degré admirable, ce culte de la

“Maison,” et ce besoin, une fois la tâche familiale remplie, d'étendre plus loin son action bienfaisante.

Nous devons à Madame Laure Conan, un portrait touchant de Marie Rollet. Dans une précieuse petite biographie sur Louis Hébert, elle nous parle de cette aïeule entre les aïeules. Le patriotisme de Madame Conan est profondément ému, nous le sentons, en face de cette vie si bien remplie, cette vie de la première d'entre les nôtres. Elle nous dit son courage d'épouse, lorsque pour suivre son mari, il lui fallut tout quitter : son pays, ses amis, des conditions d'existence heureuses et faciles. Elle nous parle de son dévouement maternel, soumis à de rudes épreuves dans ces contrées nouvelles et sans protection. Dût-elle faire le coup de feu cette brave Marie Rollet ? Il se pourrait. La maisonnette de la première famille canadienne fut sans aucun doute une source d'étonnement et de convoitise pour les sauvages. Là encore, Marie Rollet aurait prélué aux actes virils et héroïques de ses descendantes, les Madeleine de Verchères. Madame Conan célèbre enfin le sens admirablement chrétien de l'épouse de Louis Hébert, qui voulut terminer par l'apostolat chez les sauvages, une carrière déjà pleine de mérites. Elle attira auprès d'elle les petits sauvageons et leur enseigna les vérités élémentaires de la religion. Quel spectacle émouvant que celui de cette pieuse matrone, entourée de petits êtres ignorants et grossiers, auxquels elle parle de Dieu, des anges et du paradis !

Telle fut la noble existence de la première des femmes de France qui ait foulé le sol canadien, qui y soit venue vivre et mourir. Tel est l'exemple admirable que nous lègue Marie Rollet. A notre tour, sachons demeurer fidèles à cette double vocation des femmes Canadiennes-françaises. Emboîtons le pas derrière toutes ces générations d'aïeules qui ont passé en faisant le bien. Le devoir familial est resté le même. Seul, le devoir social qui nous sollicite de tous côtés, semble se compliquer depuis quelques années ! Unissons-nous alors, groupons-nous afin de nous éclairer, afin surtout qu'une distribution intelligente des tâches, utilise toutes les énergies disponibles. Nous avons maintenant chez nous, un centre

merveilleux de ralliement : la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. Le mot d'ordre qu'on y entend ne serait pas désavoué par nos aïeules. Il a jailli un jour du cœur profondément chrétien de l'une d'entre nous. Il reste notre devise, et toujours, Mesdames, nous nous efforçons d'aller "vers la justice par la charité."

Marie-Claire Daveluy.

Solidarité, Justice et Charité.⁽¹⁾

(Souvenirs personnels.)

Mesdames, Messieurs,

S'il y a, ce soir, quelqu'un de très surpris de son rôle, c'est bien celui qui vous parle en ce moment, car aucune particulière compétence dans les questions sociales ne le désignait au choix du bureau de direction de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. Et ce sentiment d'étonnement s'accompagne d'un double remords : celui de ne m'être pas beaucoup occupé de ces problèmes si actuels, si vivants et si poignants, d'une part — et, d'autre part, celui d'avoir néanmoins osé accepté de prendre la parole devant vous. N'est-ce pas un peu un abus de confiance ou tout au moins une usurpation de fonction que vous pourriez me reprocher à bon droit?

Voilà, Mesdames et Messieurs, ma franche confession. La contrition, l'accompagne ; et le ferme propos de ne pas recommencer. Il faut encore la pénitence? La pénitence, je le crains fort, c'est surtout vous qui la subissez puisque vous m'écoutez, mais j'en prends aussi ma part car ce n'est pas très réjouissant de se demander si l'on n'est pas inférieur à une tâche, témérairement acceptée.

Vous voudrez bien en tout cas faire crédit à ma bonne volonté et m'accorder une indulgence bienveillante, n'est-ce pas?

C'est bien de souvenirs que je vais vous entretenir quelques instants mais — ne vous méprenez pas sur mes intentions — je ne vais pas vous raconter beaucoup d'anecdotes, d'amusantes histoires... ces souvenirs, ce sont surtout ceux des enseignements de mes maîtres, de mes livres et de mon expérience encore courte.

Dans un ouvrage admirable, le Prix de la Vie, le grand chrétien qu'était Ollé-Laprune agite ce problème qui sollicite invinciblement les réflexions du philosophe : que penser et que faire de la vie? et il conclut le débat en affirmant que la vie présente à un prix considérable :

"Nous avons à travailler en ce monde, dit-il ; nous avons à en aimer et à en servir effectivement les habitants ; nous avons un but terrestre à y poursuivre : c'est de le rapprocher de Dieu ; et nous le rapprochons de Dieu si nous tâchons d'améliorer tout sous l'influence de l'esprit, de conquérir la nature, de resserrer les liens des hommes entre eux, de faire resplendir et régner en ce monde même le Bien.

C'est, dans cet esprit, Mesdames et Messieurs, que je voudrais vous causer ce soir de solidarité, de justice et de charité.

Au lieu de vous donner de la solidarité humaine une définition aride et prétentieuse je vous lirai, avec plus de profit, une pièce de vers de Sully-Prudhomme. Comme titre : Un songe.

Le laboureur m'a dit en songe : "Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème."
Le tisserand m'a dit : "Fais tes habits toi-même."
Et le maçon m'a dit : "Prends la truelle en main."

Et seul, abandonné de tout le genre humain
Dont je trainais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême
Je trouvais des lions debout dans mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous
[sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
Et depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

Dans ce sonnet, dont vous avez apprécié les idées et la forme, le poète insiste surtout sur les avantages de la division du travail qui permet, par la mise en commun d'efforts variés, de satisfaire plus facilement les innombrables besoins de l'homme. Mais il y a plus : non seulement le poète reconnaît cet état de fait avantageux mais il affirme qu'il en est heureux et qu'il éprouve des sentiments de virile tendresse pour ses semblables.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous
[sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

Ces dernier vers donnent, il me semble, une très heureuse formule de la solidarité humaine qui n'est pas seulement une relation de fait, à savoir l'existence d'une dépendance réciproque des hommes entre eux mais qui renferme un élément moral, la sympathie qu'ils doivent avoir les uns pour les autres et qui, dans certains cas, leur commande un véritable renoncement, une subordination de leurs intérêt particulier à l'intérêt général.

Il n'est sans doute pas très utile d'insister longuement sur la nature des liens qui rattachent les individus les plus égotistes à leur prochain et qui, du faisceau de toutes ces existences, font la société. Il y a pourtant quelques points sur lesquels je m'arrêterai un instant parce qu'ils nous donneront l'occasion de passer du domaine des considérations théoriques à celui des actes.

Et j'attirerai tout d'abord votre attention sur notre interdépendance au point de vue biologique. Sous ce rapport, la solidarité existe entre les membres d'une même famille ; elle résulte de l'hérédité.

Il ne s'agit pas seulement ici des qualités physiologiques mais encore d'attributs propres à l'homme moral. Dans l'individu subsiste l'ancêtre à l'état de puissance, si l'on peut dire, capable de s'actualiser à un moment donné.

Puisque les penchants sont transmissibles et qu'il appartient à chacun de les atténuer en leur résistant ou de les accentuer en leur obéissant, le sentiment de notre responsabilité va se trouver avivé : c'est vis-à-vis de toute la descendance que nous serons comptables de nos actes et chacun d'eux prendra de cette répercussion infinie une importance que nous ne soupçonnons pas encore. Loin de nous abattre, l'hérédité nous excite au bien puisqu'en

(1) Conférence donnée le 10 mai, aux membres de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste.

l'accomplissant nous en facilitons aussi l'accomplissement à nos enfants et petits-enfants et contribuons de la sorte à leur bonheur.

Un jeune médecin me causait un jour de l'hérédité et me citait cette parole de je ne sais quel docteur qui, né de parents alcooliques, ressentait des troubles nerveux d'origine congénitale : "C'est mon père qui a bu, et c'est moi qui suis soûl." Ah ! quelle terrible leçon dans cette exclamation douloureuse. L'hérédité ne donnerait-elle pas l'explication littérale du texte biblique : "Je punis l'iniquité des pères sur les enfants, sur la troisième et sur la quatrième génération."

Il y a une autre solidarité dans la famille et par suite une autre responsabilité, celle de l'exemple. On ne saurait trop insister sur l'influence du milieu sur l'individu chacun de nous exerce autour de lui une action bienfaisante ou non et en retour il subit en quelque sorte une pression qui parfois est heureuse et parfois regrettable. Pour créer autour de nous une atmosphère de parfaite honnêteté il faut avoir une conscience droite, sans cesse en éveil, rebelle aux sophismes les plus courants.

La dégénérescence du milieu social, l'affaiblissement de la religion dans les cœurs, l'excessive préoccupation du bien-être, voilà les véritables causes de l'augmentation du nombre des délits et des crimes. C'est en pensant à cet aspect de la solidarité que Lacassagne, un criminaliste distingué, a pu écrire : "Les sociétés n'ont que les criminels qu'elles méritent. Le milieu social est le bouillon de culture de la criminalité ; le microbe, c'est le criminel, un élément qui n'a d'importance que le jour où il trouve le bouillon qui le fait fermenter."

Cette citation imagée me servira de transition pour passer à un autre domaine de la solidarité civique : celui de l'hygiène publique. Ne pourrait-on pas dire en effet avec beaucoup de vérité : "Les villes n'ont que les maladies qu'elles méritent." Si chacun considérait l'observation des règles de l'hygiène comme un devoir de conscience envers le prochain, comme envers soi-même, les épidémies seraient vite enrayées, les maladies seraient plus rares et moins souvent fatales, la mortalité diminuerait.

Tout récemment, dans un village de la banlieue de Montréal, une petite fille mourait d'une maladie contagieuse. Ses parents étaient profondément affectés de l'avoir perdue ; leur chagrin était déchirant. N'ayant pas d'autre enfant chez eux, ils ne jugèrent pas à propos de prendre aucune disposition concernant la désinfection de la maison, mais un voisin prit sur lui d'avertir le bureau d'hygiène provincial qui fit faire le nécessaire. Le père, le rencontrant quelques jours plus tard, lui reprocha violemment cette démarche qu'il regardait comme une insulte grave : "Pardon, mon cher monsieur, lui répondit l'autre ; vous avez bien tort de vous fâcher, croyez-moi : j'ai voulu protéger les autres familles de la paroisse et leur épargner la dure épreuve que vous subissez. Si des personnes animées du même esprit public avaient agi comme moi, chaque fois qu'elles connaissaient un cas de maladie microbienne, votre enfant vivrait car le foyer de la contagion aurait été depuis longtemps détruit. M'en auriez-vous voulu si j'avais sauvé votre enfant ? C'est peut-être le service que je rends à d'autres familles qui ne s'en doutent pas."

Ceci me rappelle une autre histoire — moins triste.

C'était à la Faculté de Médecine d'une grande ville de France. Le doyen, décidé à montrer l'exemple dans la

lutte contre la tuberculose avait fait placer dans tous les coins des cuvettes émaillées contenant un liquide antiseptique. On n'avait pas mis d'écriteau : "Crachez ici !" mais au fond c'était bien là la raison d'être de ces réceptacles portés par d'élégants trépieds. Une vieille campagnarde étant venue voir son fils à la ville, il lui fit visiter l'Université : "Oh ben, mon fieu, ce sont de ben braves gens, ces docteurs, lui dit-elle : y ont mis des bénitiers partout !"

Ce thème de la solidarité prête à de nombreux développements que nous laisserons de côté. Il n'y a qu'une de ses manifestations que je veux encore vous rappeler.

Il n'y a pas longtemps un entrepreneur me disait qu'il avait pris toutes les dispositions mécaniques les plus avantageuses pour diminuer le travail physiologique, la fatigue, de ses ouvriers, poseurs de briques. Il espérait donc faire avancer rapidement l'ouvrage mais il se heurta à l'inertie voulue de ses hommes. "Nous ne voulons pas, disaient ces derniers, poser plus d'un certain nombre de briques dans notre journée," les patrons devront donc employer plus d'ouvriers et il y aura moins de sans-travail.

Le raisonnement est radicalement faux : en limitant ainsi sa production, l'ouvrier augmente le prix de revient de sa tâche : la maison aura donc coûté plus que le minimum ; elle devra donc se louer plus cher pour donner un revenu suffisant du capital investi ; l'ouvrier va donc payer un loyer plus élevé que s'il avait travaillé consciencieusement. De la même manière les frais généraux des commerçants, le boucher, l'épicier, le plombier, etc., se sont accrus et leurs produits et leurs services coûteront plus cher. Le prix de la vie s'élève. Voilà ce qu'il faut bien retenir : limiter volontairement le rendement de son travail, c'est contribuer à la hausse du prix de la vie. Si c'est de cette manière que les "unions" interviennent dans les phénomènes économiques du pays, leur intervention est bien fâcheuse, fâcheuse surtout pour les classes ouvrières.

Si chacun donne à son travail le maximum de productivité, toutes les choses étant en abondance coûteront moins cher et le bien-être sera par conséquent plus grand. On pourra songer à diminuer la journée de travail et à laisser à l'ouvrier plus de temps pour son repos et pour son développement intellectuel et artistique.

Je reviendrai dans un instant sur le rôle légitime et salubre des unions ou syndicats professionnels.

Dans l'encyclique *Rerum Novarum*, Sa Sainteté Léon XIII a étudié le problème de la justice sociale à notre époque, au regard de la question ouvrière.

Il a rappelé tout d'abord que l'existence des inégalités n'implique aucune injustice.

"Le premier principe à mettre en avant, c'est que l'homme doit prendre en patience sa condition ; il est impossible que, dans la société civile, tout le monde soit élevé au même niveau. Sans doute, c'est là ce que poursuivent les socialistes ; mais contre la nature tous leurs efforts sont vains. C'est elle en effet, qui a disposé parmi les hommes des différences aussi multiples que profondes : différences d'intelligence, de talent, d'habileté, de santé, de force ; différences nécessaires d'où naît spontanément l'inégalité des conditions. Cette inégalité, d'ailleurs, tourne au profit de tous, de la société comme des individus : car la vie sociale requiert un organisme très varié et des fonctions fort diverses ; et ce qui porte pré-

cisément les hommes à se partager ces fonctions, c'est surtout la différence de leurs conditions respectives."

Plus loin il nous dit :

"L'économie des vérités religieuses dont l'Eglise est la gardienne et l'interprète, est de nature à rapprocher et à réconcilier les riches et les pauvres, en rappelant aux deux classes leurs devoirs mutuels, et, avant tous les autres, ceux qui dérivent de la justice.

"Parmi ces devoirs, voici ceux qui regardent le pauvre et l'ouvrier : il doit fournir intégralement et fidèlement tout le travail auquel il s'est engagé par contrat libre et conforme à l'équité ; il ne doit point léser son patron, ni dans ses biens ni dans sa personne ; ses revendications mêmes doivent être exemptes de violences et ne jamais revêtir la forme de séditions ; il doit fuir les hommes pervers qui, dans des discours artificieux, lui suggèrent des espérances exagérées et lui font de grandes promesses, qui n'aboutissent qu'à de stériles regrets et à la ruine des fortunes.

Quant aux riches et aux patrons, ils ne doivent point traiter l'ouvrier en esclave ; il est juste qu'ils respectent en lui la dignité de l'homme, relevée encore par celle du chrétien. Le travail du corps, au témoignage commun de la raison et de la philosophie chrétienne, loin d'être un sujet de honte, fait honneur à l'homme, parce qu'il lui fournit un noble moyen de sustenter sa vie. Ce qui est honteux et inhumain, c'est d'user de l'homme comme d'un vil instrument de lucre, de ne l'estimer qu'en proportion de la vigueur de ses bras. — Le christianisme, en outre, prescrit qu'il soit tenu compte des intérêts spirituels de l'ouvrier et du bien de son âme. Aux maîtres il revient de veiller qu'il y soit donné pleine satisfaction ; que l'ouvrier ne soit point livré à la séduction et aux sollicitations corruptrices ; que rien ne vienne affaiblir en lui l'esprit de famille, ni les habitudes d'économie. Défense encore aux maîtres d'imposer à leurs subordonnés un travail au-dessus de leurs forces ou en désaccord avec leur âge ou leur sexe.

Mais, parmi les devoirs principaux du patron, il faut mettre au premier rang celui de donner à chacun le salaire qui convient. Assurément pour fixer la juste mesure du salaire, il y a de nombreux points de vue à considérer ; mais, d'une manière générale, que le riche et le patron se souviennent qu'exploiter la pauvreté et la misère, et spéculer sur l'indigence, sont choses que réprouvent également les lois divines et humaines. Ce qui serait un crime à crier vengeance au ciel serait de frustrer quelqu'un du prix de ses labeurs : Voilà que le salaire que vous avez dérobé par fraude à vos ouvriers crie vers vous et que leur clameur est montée jusqu'aux oreilles du Dieu des armées."

Quittons un moment le terrain des principes pour nous placer sur celui de la réalité économique et voyons si dans la pratique l'ouvrier reçoit le salaire qui convient.

Plaçons-nous en présence des faits : le travail est devenu une marchandise comme une autre ; il est soumis aux lois économiques qui régissent le prix des choses, à l'implacable loi de l'offre et de la demande : si pour une tâche donnée un grand nombre d'ouvriers se présentent l'employeur ne leur offre qu'un maigre salaire ; il les met en quelque sorte en concurrence les uns avec les autres : "Voilà mon prix, dit-il. Il vous paraît trop bas. Fort bien, mon ami, je ne veux pas vous faire violence. Vous êtes libre de ne pas accepter ces conditions : je trouverai d'autres hommes qui s'en contenteront." Eh bien ! non,

l'ouvrier n'est pas *libre* d'accepter ou de refuser le travail ; il doit vivre ; il doit nourrir sa famille et l'élever et si, pour ne pas s'exposer à mourir de misère et de faim il accepte un salaire de famine, n'allez pas dire qu'il s'agit là d'un contrat librement consenti.

On voit quelle part d'arbitraire renferme la fixation du salaire, la conséquence c'est ce que Karl Marx, après Ricardo et Lassalle, a désigné sous le nom de la "loi d'airain" : le patron poursuivant son idée fixe de diminuer autant que possible le prix de la main d'œuvre abaissera le salaire jusqu'au voisinage de la somme strictement nécessaire à une famille d'ouvriers pour ne pas mourir de faim et même, pourrait-on dire, un peu au-dessous car l'ouvrier célibataire ayant moins de besoins que le chef de famille peut se contenter d'un moindre prix de sa journée.

Ces conditions extrêmes, je le sais, ne sévissent point encore au Canada. Plaise au ciel qu'elles nous soient épargnées ! Mais les abus d'une immigration imprévoyante a singulièrement accru le danger ; le nombre grossit des ouvriers sans travail ; l'existence d'une population ouvrière, dense et misérable, est la condition la plus favorable à l'abaissement du taux des salaires. Quand on voit au même moment les populations des campagnes céder à l'attrait des villes et se ruer vers les grands centres, on ne peut s'empêcher de penser que l'insouciance n'est plus de mise et qu'il est temps de se préoccuper des exigences de l'avenir.

Jean Flahault.

à suivre.

Les Syndicats Feminins

Les hommes qui s'amuse ont le tort parfois de plaisanter les femmes qui travaillent ; indolents et sceptiques, ils ont quelque pente à railler les agissantes et les convaincues. Souvent, dans leur pitié même, il y a du sourire. Ils donnent volontiers, aux laborieuses et aux ardentes, des diminutifs qu'ils jugent caressants, mais qui paraissent, à celles qui en sont affublées, sinon des insultes, au moins des ironies.

Ils se plaisent, par exemple, aux néologismes élégants, légers et railleurs, de suffragettes et de midinettes.

Laissons de côté les premières. Il faut avouer qu'elles ont un art merveilleux de compromettre leur cause. Au surplus, ce n'est pas aujourd'hui mon sujet.

Mais les midinettes ! On a pris l'habitude de traiter ainsi les jeunes ouvrières de la mode, et, par extension, les jeunes ouvrières en général. Et, sous ces quatre syllabes chantantes et pimpantes, on oublie tout ce qui se cache de labeur, de souffrance et parfois d'héroïsme !

Pour quelques "arrivées", combien s'épuisent à gagner des salaires de famine ! Il en est, de ces jeunes ouvrières, qui, après douze ou quinze heures de travail assidu, s'estiment heureuses de recevoir trente ou quarante sous. Et que dire des multiples dangers qui assaillent leur inexpérience, leur débilité, leur imagination ? Que dire de l'anémie qui les guette et des tentations qui rôdent autour d'elles ! Ils sont odieux, en vérité, les sourires qui, dans un certain monde, accueillent ce dernier mot. Car, parmi ces jeunes filles, obligées souvent à prendre un masque de joyeuse insouciance, on pourrait glorifier d'obscures et admirables martyres de la vertu.

Leur plus redoutable péril, c'est l'isolement. Isolées, comment voulez-vous qu'elles se protègent ? Elles ne

peuvent défendre, en vérité, ni leur avenir professionnel contre les cruautés de l'industrie, ni leur santé contre les besognes exténuantes, ni leur âme enfin contre les détresses intérieures, complices des assauts du dehors.

Aussi le grand moyen de les secourir, ce n'est pas de leur distribuer des aumônes passagères; ni leur fierté ne s'en accommoderait, ni leur situation n'en serait transformée. Le grand moyen, c'est de les entourer d'institutions solides et ingénieuses.

Il y a longtemps, d'ailleurs, que la remarque en a été faite, et par un des plus généreux apôtres de la charité, Frédéric Ozanam. Car ces institutions économiques et sociales n'ont rien de contraire à la vraie charité; par l'esprit qui les anime et les bienfaits qu'elles répandent, elles en réalisent, au contraire, une des formes les plus hautes et les plus efficaces.

Si quelques milliers d'ouvrières, au surplus, reçoivent aujourd'hui le bénéfice de ces institutions, c'est précisément grâce à l'initiative d'une sainte femme dont le costume, à lui seul, apparaît comme le symbole éloquent de la charité chrétienne; on a deviné qu'il s'agit d'une sœur de Saint-Vincent-de-Paul.

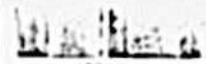
Voici quelques mois, consacrant l'un de mes articles au syndicat des employées du commerce et de l'industrie, je montrais, à l'origine de cette puissante association, l'humble soutane et le rabat blanc d'un frère des écoles chrétiennes. Or, l'Union centrale des syndicats féminins, plus connue sous le nom de Syndicats de la rue de l'Abbaye, a vu de son côté planer sur son berceau la cornette aux ailes blanches d'une sœur de charité. C'est la sœur Milcent qui la mit au monde et lui conféra le baptême, il y a quelque dix ans.

Près de 6,000 femmes ou jeunes filles, éparses à travers des centaines de maisons, de magasins, d'ateliers, de bureaux, retrouvent aux Syndicats le foyer qui les rattache à l'œuvre commune et qui, en même temps, les unit entre elles. Là, le point d'appui qui les soutient aux heures de faiblesse; l'institution qui leur permet d'améliorer leur sort, en perfectionnant leur habileté professionnelle ou en ménageant leurs ressources; le refuge qui leur fournit tour à tour et le repos après d'épuisants labeurs et le travail après de douloureux chômages; la source vive, enfin, qui épanche à leur cœur consolation, réconfort, espérance.

Là, surtout, ces femmes et ces jeunes filles rencontrent une atmosphère de fraternité chrétienne, que ne saurait remplacer ni la camaraderie révolutionnaire, ni la solidarité matérialiste. Entre ces travailleuses de toutes catégories, la charité s'exerce avec une effusion qui embrasse l'existence entière, avec une pénétration qui atteint jusqu'à l'âme.

Travailleuses de toutes catégories, en effet, ou du moins de catégories très diverses.

On y compte des garde-malades diplômées, — c'est le petit bataillon, cent cinquante à peu près, — qui non seulement songent à se procurer de la besogne, à mieux approfondir leur métier, à organiser des dispensaires ou des infirmeries, mais qui se préoccupent de ménager aux pauvres gens des soins gratuits à domicile. Un peu plus nombreuses, les servantes, — il n'y en a pas loin de six cents, — tout en s'efforçant de trouver de bonnes places et d'acquiescer ces menus talents qui assurent une condition meilleure, ont le souci très pressant de garantir les jeunes débutantes contre le fléau des surprises dangereuses et des contacts malsains.



Le même esprit de vraie charité, enveloppant à la fois la vie matérielle et la vie morale, se reconnaît chez les huit cents ouvrières de l'habillement, dont la sollicitude surveille, avec un soin tout particulier, la question de l'apprentissage. Il inspire également les dix-huit cents institutrices privées qui, dans l'avancement de leurs études, accordent un rang de faveur à l'enseignement religieux. Il n'est pas moins vivace, enfin, dans le grand syndicat des employées, le plus considérable, avec les trois mille membres qui le composent et les six cents placements qu'il opère chaque année.

Chacun de ces groupements distincts a sa vie propre, il a son but personnel et ses cours spéciaux. Mais, outre les aspirations communes à toutes les syndiquées, des institutions générales contribuent encore à les réunir. Elles se retrouvent à l'occasion de leurs fêtes patronales, le 8 décembre aux pieds de la Vierge, au mois de janvier dans la basilique du Sacré-Cœur. Elles participent à certains avantages matériels, assurés d'un côté par des consultations juridiques et des soins médicaux, de l'autre par un double service de secours mutuels et de coopération. Un restaurant familial et loyal est ouvert aux plus voisines du centre. Des villégiatures leur sont offertes, à la montagne, à la mer ou aux champs, qui rassemblent à la fois les mieux portantes, capables de payer une pension totale de trente ou cinquante sous par jour, et les convalescentes, en faveur de qui sont prévues des bourses de maladie.

Et c'est ainsi que le syndicat, dirigé, surélevé par l'esprit de charité chrétienne, devient en vérité une famille élargie: une famille où les aînées tendent à leurs petites sœurs une main gracieusement secourable, et où les faibles sont assistées et soutenues par les fortes; une famille enfin où — suivant l'expression de Mlle Rochebillard, une femme de haute intelligence et de grand cœur, qui s'occupe avec dévouement des ouvrières lyonnaises — toute cette jeunesse laborieuse est environnée "d'une atmosphère d'éducation morale" qui peut former pour l'avenir "la femme gardienne patiente de son foyer".

Or, comme les Vestales autrefois gardaient le feu sacré, les femmes de France, à quelque condition qu'elles appartiennent, n'ont-elles pas aujourd'hui le devoir essentiel et pressant de conserver la flamme du foyer, en l'entretenant à la lampe du sanctuaire? Car n'est-il pas vrai que le foyer maintenu maintiendra la patrie?

François Veuillot.

(L'Echo de Paris.)

En marchant dans les bois

Les corneilles l'ont dit au sein des sapinières,
Le long de nos chemins, dans le lointain des terres:
Les Arbres, réveillez-vous!

C'est le printemps chez nous.

Les Corneilles l'ont dit au sein des sapinières.
Quelques fervents matins généreux de leur feu,
Une chaude lumière essaimant d'un ciel bleu,
Et la Terre du Nord de nouveau rajeunie
Reprendra son amour, sa verdure infinie.

Les Arbres, réveillez-vous!

C'est le printemps chez nous.

Albert Ferland.

Nos Jolies Feuilles d'Erables

La pluie tombe, pluie tiède sur les feuilles qui s'en trouvent. Le soleil couchant, malgré l'ondée, nous envoie ses rayons roses, de pâles rayons qui teintent de lumière tremblante la plage où j'écris. A cette heure de repos et de douceur, à cette heure calme où l'orage même n'empêche le soleil de luire, où l'âpre senteur de terre mouillée dit tout l'espoir de la fécondité et annonce les lourds parfums des floraisons d'été, à cette heure subtile où toute la nature semble tenir son souffle dans l'attente d'une beauté qui approche, dans le sentiment d'une vie qui palpite, je rêve.....

Ne faut-il pas un peu de rêve à toute vie, comme aux moissons d'automne est nécessaire le printemps attentil et mystérieux? Mais une fois l'idéal entrevu, il faut y tendre sans relâche malgré l'infirmité de nos efforts. Si la petite feuille rousse, encore recoquillée sur la branche où elle se balance, ne comptant que sur ses propres forces refusait de croire à la maturité, si elle dédaignait le bon soleil et la pluie tout aussi bonne malgré sa tristesse et la sève qui vient du tronc fortement enraciné au sol, hélas! elle périrait.

Mais les petites feuilles d'érable finement dentelées, déjà coquettes et semblables à des bouquets de fleurs, en petites touffes riantes sous ma fenêtre, soumettent leur faiblesse à l'action toute-puissante de Celui qui les fit pousser et qui saura bien les faire croître.

Oh! qu'elles sont bien alors l'emblème de notre foi nationale! Non seulement le symbole de l'âge héroïque où les Cartier, les Champlain, les Maisonneuve venaient semer dans une terre vierge le germe d'une race nouvelle et combien de fois menacée! Non pas même de ces époques tout aussi admirables de luttes parlementaires pour conserver intact l'embryon de notre âme nationale, non. La petite feuille vigoureuse et frisée dont l'humidité exhale des parfums et qui fait jaillir des gazouillis d'oiseaux, c'est notre peuple d'aujourd'hui, notre peuple avec toutes ses possibilités de vie ou de mort.... Pourquoi se le cacher? suffit-il à une race d'enregistrer des naissances pour qu'elle vive? N'est-ce rien que le tableau noir de la hideuse mortalité infantile? rien que ce flot émigrant désertant nos campagnes? rien, le luxe qui appauvrit la bourse et les abus intempérants qui appauvrissent le sang? rien, cette coupable indifférence qui laisse libre entrée chez nous, non seulement aux mots, mais encore aux mœurs, aux défauts et aux sympathies étrangères?

Il y a pour nous des possibilités de mort. Il faut pouvoir supporter cette pensée et l'envisager pour en mieux saisir les dangers.

Il y a aussi pour nous, grâce à Dieu, des possibilités de vie parce qu'à côté des traditions, notre patrimoine, source de fierté, nous avons l'énergie et l'idéal, garants de l'avenir.

Nos contrées fertiles et les écoles d'agriculture qui se multiplient, nos industries et les écoles techniques qui permettent de les exploiter, voilà les bases de notre vie économique. Le commerce qui en est le corollaire nécessaire, atteindra nous avons tout droit de l'espérer à la considération et à l'importance qu'il doit ambitionner. D'ailleurs les associations fondées parmi les travailleurs et travailleuses ne sont-elles pas une preuve de plus à l'appui de la vitalité et de l'intelligence de nos classes professionnelles?

Quant aux chef-d'œuvres de l'esprit, si nous n'en comptons pas, faut-il s'en étonner? Étonnons-nous plutôt de voir nos facultés propres s'affirmer malgré les obstacles qui leur sont dressés partout. Étonnons-nous de voir l'enseignement classique se perpétuer avec son idéal de culture littéraire dans un monde préoccupé de "faire de l'argent". Étonnons-nous de voir l'instruction si largement répandue dans nos campagnes qu'elle fait l'admiration de tous les étrangers. Étonnons-nous de compter tant d'écrivains bien cotés dans un pays qui ne peut pas offrir un véritable public lettré et un nombre de si délicats artistes quand on sait l'existence pénible qui leur est faite. C'est que nous avons une mentalité propre, fort différente de celle de nos compatriotes anglais et par elle nous méritons de vivre pour remplir dans ce pays le rôle de semeurs d'idées, de beau et d'enthousiasme.

Il me semble que la fondation encore récente de l'École d'Enseignement Supérieur pour les jeunes filles vient ici paraphraser nos rêves car si nous avons des femmes qui apprécient le savoir, des mères qui sachent former leurs enfants aux choses de l'esprit, l'avenir est à nous. Nous tenons les sources de notre vie intellectuelle.

Enfin notre vie religieuse si profonde, animera toutes les nouvelles manifestations des plus sublimes élans vers le bien. C'est elle seule la source capable d'alimenter cette forme infiniment pure et désintéressée de la charité, l'action sociale. Dans les paroisses l'établissement déjà fécond des œuvres sociales nous dit assez combien notre foi vivace sait encore produire des fruits d'apostolat.

Vie économique, vie intellectuelle, vie religieuse, ces trois facteurs de la vie nationale, ils existent chez nous, ils constituent notre physionomie propre, ils en assurent la durée.

Mais la vie est un combat. Pour marcher à l'ennemi, les soldats serrent les rangs en suivant le drapeau. Qu'est-ce qui viendra unifier nos esprits et nos cœurs? Ce sera nos œuvres d'enseignement et de propagande. La presse à idée, les diverses initiatives de prédication nationale par la parole ou par l'image; ce sera surtout ces grands canalisateurs de nos énergies et de nos aspirations, la société Saint-Jean-Baptiste, l'Association de la jeunesse canadienne et notre Fédération Nationale St-Jean-Baptiste. Quel zèle n'apporterions-nous pas au soutien de ces institutions si nous comprenions ce qu'elles sont vraiment, le temple protecteur de notre âme.....

Petite feuille d'érable, vert tendre et rougeâtre, qui n'a pas encore fait tomber sous toi la houppe de filaments floraux, grêles et tremblants, par ce soir de mai, ton emblème est charmant, il murmure à nos cœurs tout un hymne de confiance et d'espoir. Comme toi très faibles encore, nous aurons foi en Celui qui prépare les floraisons d'été dans la terre moite et noire du printemps. Nous saurons comme toi laisser passer l'orage sur nos têtes pour en sortir plus forts. Nous recevrons avec joie les bons rayons du soleil qui font grandir et progresser dans la lumière pourvu que l'on s'attache au tronc fort et solide d'où vient le suc nourricier des saines traditions.

Justine Hardel.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

LETTRE SUR L'EDUCATION

Merci à vous aussi, gentille correspondante de l'impulsion que vous avez donnée à notre œuvre.

Sans vous en douter, j'en suis sûre, vous êtes cause que l'importance primordiale de l'enseignement ménager a été une fois de plus reconnue : vous avez fait ressortir la nécessité de l'étude approfondie de cette science, absolument indispensable à la femme.

Vous voyez bien que les connaissances domestiques doivent être données à toutes indistinctement, puisque vous avez le rare avantage de faire vos études dans un externat : vous ne sortez pas de votre milieu familial ; par conséquent, vous comprenez mieux tous les jours les besoins des chers vôtres, et vous apprenez à les satisfaire ; en un mot, vous êtes dans cette "atmosphère" si précieuse qui est la vraie préparation à la vie... tout de même, vous voulez en savoir davantage, être mieux renseignée sur ce qui vous entoure, plus à même de débrouiller tous ces mystères des difficultés quotidiennes ;... et vous avez cent fois raison.

Précisément, c'est parce que vous savez déjà quelque chose de la tenue d'une maison, que vous avez connu un peu les soucis et les préoccupations d'une mère de famille, que vous demandez encore des lumières. En effet, l'ignorance croit connaître, mais le savoir, lui, est toujours insatiable.

Vous voulez être le bras droit de votre maman. Vous y arriverez bien sûr, et avant longtemps ; car la science ménagère enseigne d'abord à s'oublier soi-même pour les autres. Quel entraînement qui arrive à point, dans un siècle où l'égoïsme paraît à son comble !

Vous vous plaignez de travailler "à peu près". Ce n'est pas étonnant, car vous n'êtes pas à l'âge où la vieille expérience dicte comment il faut faire, et où il faut choisir ; c'est déjà beaucoup de connaître les secrets du marché, de savoir acheter d'une manière intelligente, et j'ajouterai, de vouloir bien faire ce que l'on vous a appris. La bonne volonté fait des merveilles, surtout quand l'accompagne le grand désir de se perfectionner.

Je comprends aussi, ma petite, que vous soyez portée de préférence vers vos études. De l'instruction ménagère, vous n'avez vu que les côtés qui paraissent un peu pénibles aux jeunes. Que de personnes croient également que cet enseignement consiste à laver la vaisselle ; à balayer, et à déplacer la poussière.

Mais vous vous rendrez bien vite compte que l'enseignement ménager a dû s'emparer de presque toutes les sciences, que l'on approfondit, non pas seulement dans le but de s'instruire, mais pour devenir meilleures, pour développer son esprit, il est vrai, mais surtout pour cultiver les qualités du cœur. Nous savons, en effet, que par ces études, nous donnerons plus de bonheur, plus de confort à ceux qui nous approcheront dans la vie.

Se connaître soi-même, pour éviter les maladies possibles, épargner, par ses connaissances bien des maux, aux enfants qui nous sont confiés, ou encore, être au courant de ce qu'il y a à faire avant l'arrivée du médecin, si une maladie survient, ou un accident arrive, n'est-ce pas s'instruire d'une manière idéale et utile à la fois ? Il conviendrait à toutes les jeunes filles d'être un peu garde-malades à leurs heures. La femme est si naturellement dévouée et bonne, avec plus de connaissances pratiques, elle sera parfaite.

Voilà, qu'à ce chapitre, l'alimentation rationnelle ré-

clame ses droits. Oui, combien une nourriture raisonnée contribue à rendre la vie plus facile et partant plus heureuse. Lorsque nos forces sont en équilibre, tout est rose ! mais, avouons-le c'est peut-être la partie de l'enseignement ménager qui demande le plus d'étude et de réflexion. Vous trouvez sans doute, que c'est bien matériel de consacrer sans surveiller des heures à la physiologie alimentaire ? Je dois d'abord vous dire que ça devient une étude très intéressante ; puis, n'oubliez pas qu'il faut apprendre à dominer la matière si l'on veut que l'esprit ait le dessus. Et le résultat de ce travail donne : "une âme saine dans un corps sain," le jeu en vaut bien la chandelle.

Claude Bernard disait : "Lorsque l'homme connaîtra bien les fils qui le font mouvoir et qui le font souffrir, il pourra commander à la nature.

"Oh !" me disait, l'autre jour, une veuve, qui est maintenant directrice d'enseignement ménager, "si j'avais eu, lors de mon mariage, les connaissances ménagères que j'ai acquises depuis, combien j'aurais évité d'ennuis, de dépenses à ma famille, je me demande même si je n'aurais pas pu prolonger la vie de mon mari."

Vous remarquerez donc que la science en question ne se contente pas de vous donner de l'ordre, de la méthode, mais développera chez vous l'esprit d'observation et les plus grandes qualités morales. Vous avez pu constater aussi, par ce que je viens de citer que vos responsabilités seront grandes, et demandent tous les secours d'un enseignement théorique, pratique et expérimental.

Mais, ma chère, que vais-je vous promettre en retour de tout le travail que je vous impose ? "*Le bonheur !*" Je le dis sans crainte de me tromper, puisqu'il ne se cherche pas en vain dans le devoir accompli.

Ecoutez bien ! je vois que ce *pain de l'âme* est encore où il se trouvait autrefois. Sur un petit papier jauni par le temps, je relis ces lignes de je ne sais quel auteur : "Le bonheur est dans tout, le bonheur est partout, sous la main, sous les yeux, dans le cœur ; mais il faut que la *main* soit *blanche*, que les *yeux* soient *purs*, que le *cœur* soit *aimant*."

"Le bonheur *butine* sur la lèvre d'un enfant endormi par le balancement de sa couche, et il s'appelle le *sourire*."

"Il *joue* avec les premiers pas, les pas tremblants du bébé qui ne sait pas marcher et qui essaie, cependant, parce que le regard de sa mère supplie, et il s'appelle l'*innocence*."

"Il *gazouille* avec les rires et les syllabes joyeuses égrenées par des voix douces, bonnes, naïves et pieuses, et il s'appelle la *gaieté*."

"Il *s'envole* avec des ailes d'aigle, il monte parmi les parfums du jour et les splendeurs de la nuit, il va toucher les collines d'azur, et il s'appelle le *rêve*."

"Il *repose* enfin, comme en un nid précieux, au fond des âmes pures, des âmes accueillantes, éprises du sourire, de l'innocence, de la gaieté, du rêve, et il s'appelle l'*amour*."

Ce bonheur, j'ose vous le promettre un jour, mon enfant, si vous avez préparé avec soin ce *nid* qu'on appelle "*le home*", car alors vous aurez développé toutes les qualités qui font les femmes pieuses, intelligentes, actives, dévouées, aimantes et gaies....

Au revoir, en vous souhaitant de joyeuses vacances !

Antoinette Gérin-Lajoie.

(Directrice d'enseignement ménager.)

Académie Marchand.

A Propos des Cinémas

Allez-vous au Cinéma? Oui, quelquefois, n'est-ce pas, pour tuer le temps. Ce n'est pas que vous trouviez ces représentations cinématographiques bien intéressantes, car vous avez du goût et les représentations que l'on donne dans ces établissements, en sont généralement dépourvues, mais cela coûte bon marché: on reste le temps que l'on veut; on s'y trouve bien pour causer dans ce silence et ce demi-jour et voilà!

Mais enfin, qu'est-ce que vous pensez des Cinémas? Rien. Ce sont des lieux de délassement, pas davantage, me dites-vous. C'est tout? Vraiment, vous n'y voyez pas autre chose? Non? Eh! bien, voulez-vous me permettre de vous dire ce que j'en pense, moi? Oh! pas tout ce que j'en pense, il me faudrait écrire un volume et j'ai déjà fait une conférence sur ce sujet. Non, je vous dirai seulement et succinctement d'abord ce que je pense du Cinématographe, ensuite, des représentations que l'on donne dans la plupart de nos Cinémas, la raison de leur insignifiance et de leur caractère anticanadien et anti-français.

Le Cinématographe est un merveilleux appareil d'enseignement.

Sa place était à l'école, au collège, à l'université, dans la salle de conférences. Il était tout désigné pour y jouer un grand rôle. Il devait servir à rendre plus facile et plus agréable l'étude des sciences, des arts, des industries, de l'histoire, etc. Dans bien des cas d'une façon très avantageuse, il devait remplacer le livre et simplifier le travail du maître. Hélas! il a été accaparé, dès son enfance, par des gens peu scrupuleux, âpres au gain, qui, par intérêt, s'en servent pour stimuler les instincts pervers des méchants et pour corrompre, sinon les bons, du moins les tièdes! Ces individus sont aujourd'hui nombreux et puissants. Ils sont groupés sur plusieurs points des Etats-Unis et du Canada. Ils exercent sur ces deux pays une influence despotique, influence contre laquelle, jusqu'à présent, personne n'a cherché à opposer un semblant de résistance. Seuls arbitres du goût populaire, ils donnent libre cours à leurs fantaisies les plus extravagantes.

L'industrie du "film" ou bande cinématographique est exploitée par plusieurs combines ou trusts qui ont des agences dans la plupart des grandes villes. Nous en avons quelques-unes à Montréal. Elles fournissent les programmes des quatre-vingt-deux Cinémas de la ville et de tous ceux de la Province. Naturellement, ces agences ne reçoivent que des produits américains ou des produits européens tolérés par les "Trusts". Ces derniers ne viennent qu'en petite quantité. Comme ils sont beaucoup mieux faits et plus artistiques que les premiers, ils ne pourraient que jeter du discrédit sur la canulotte des Yankees, donc il n'en faut pas ou le moins possible. Les affaires sont les affaires!

Lors d'un récent voyage en France, j'ai causé longuement avec quelques-uns des directeurs des grandes Maisons Pathé, Gaumont, Eclair, etc., de la part insignifiante concédée aux films français dans le programme de nos Cinémas. Je leur ai reproché leur peu d'empressement à s'occuper de leurs frères d'Amérique, à promouvoir l'expansion française et, leur manque de flair commercial. Mes remarques ont paru faire une certaine impression. En ce qui nous concerne tout particulièrement, je suis en mesure d'affirmer que la situation va changer prochainement. Le film français, le beau et

bon film, honnête, instructif, patriotique et récréatif, va bientôt prendre la place qu'il aurait dû occuper, de tout temps, au programme de nos Cinémas. Alors nous inviterons les "Cow-boys" américains, les "Nick Carter" et autres à repasser la frontière en emportant leur drapeau que l'on voit bien plus souvent que le Union Jack ou le Tricolore sur l'écran. Nous demanderons aux Canadiens-Français, propriétaires de Cinémas, de ne pas mettre au rancart notre chère langue française, mais de lui donner la place d'honneur dans leurs établissements. Puis, nous irons au Cinéma non plus pour tuer le temps, et pour causer, mais pour nous instruire agréablement de tout ce que nous ignorons, qu'il pourrait nous être profitable de savoir, puiser à la source intarissable du bon goût et du savoir français et prendre un regain de patriotisme en admirant quelques belles scènes inspirées des pages glorieuses de notre histoire et de celle de notre vieille mère-patrie. Vivent la France et le Canada français!

Joseph Dumais.

Comment ils s'aimaient....

"Ma jolie petite Douce, ne venez pas, non, ne venez pas me rejoindre dans cette solitude atroce, où le vent aboie, où la mer pleure, où les arbres de la forêt hurlent... Ne venez pas, ma chère petite Parisienne, ensevelir votre gracieuse personne, dans cet exil où je me débats, incapable de le désertir, parce qu'il m'a pris, le traître, au point que je ne puis aujourd'hui, échapper à son enveloppement... et même, en songeant que je vous aime à la folie, et que sans vous, je ne puis vivre... je reste!

"Fuir me devient impossible, on dirait que le pays se révolterait contre ma désertion, je ne puis me soustraire, sans lâcheté aux devoirs qui naissent ici, sous mes pas, plus implacables, semble-t-il, dans leur réclames hautaines, que ces traditions qui nous attachent aux mille pierres de là-bas, ces traditions qui nous nouent le cœur et l'énergie dans d'inextricables filets. Ici, dans ce pays nouveau et incivilisé, où la mort nous menace à chaque pas, tout m'est devenu cher jusqu'à ces petits arbres plantés autour de ma hutte, en rêvant de vous, ô mon Aimée. Il ferait doux pourtant, de vieillir, tous deux ensemble, serrés l'un contre l'autre, en pleine nature, heureux de la lutte et de l'effort, dans la pleine conscience de se sentir utiles et précieux à l'humanité!

"Pour tromper l'absence et la distance, pour mieux rêver plutôt, j'ai bâti un nid où votre délicatesse de femme habituée aux minuties du luxe, trouverait à se montrer, si ce n'est à pleurer, oui, je vous ai bâti un nid, à vous, jolie dame de mes pensées, un nid, où je vous défends de venir, parce que vous y souffririez et que moi, le soldat qui ai connu les combats horribles avec les traîtres Iroquois, je ne pourrais endurer le supplice de voir pleurer les beaux yeux de ma mie....

"Nous avons cependant autour de nous des femmes distinguées et fortes, dont l'endurance est de l'héroïsme, et qui vous ferait pleurer d'admiration. Ces femmes je les vénère,.... mais cependant je vous supplie de m'oublier, et de ne plus penser à ce triste chevalier de la Nouvelle-France qui apprend à tous les arbres de la forêt, où la hache n'a pas encore tué, que vous vous

“appelez Yolande, et que mon cœur et mon serment sont
“à jamais à vous.

“Se souvenir est doux toujours, oublier, est sans cesse
“cruel, aussi vous voyez que des deux parts, je vous laisse
“celle qui ne pourrait jamais être mienne, mais qu'il faut
“tout de même accepter, ô ma jolie dame Yolande, parce
“que votre troubadour ne peut chanter ailleurs que dans
“la solitude où vous péririez de froid, de peur, de mi-
“sère. Habituez-vous à penser à moi, comme à un mort
“qui vous aurait beaucoup aimée, et qui, de l'au-delà,
“vous resterait fidèle, éperdument, passionnément.....

“Vivez et aimez longtemps, ma mie aux yeux d'al-
“gue, soyez heureuse, mais n'oubliez jamais combien
“je vous aimais.

“Il vente et fait rage au dehors... J'entends cependant
le va et vient qui présage l'arrivée de nos gens de Québec,
“mais je n'ai pas le courage d'assister aux embrassades,
“et aux joies de se revoir de tous ces grands cœurs. Des
“camarades retrouveront la compagne ou la fiancée ve-
“nues de la France pour souffrir et mourir à côté
d'eux....”

Pierre Leguernef ferma son journal, et éteignit d'un
geste bref, la chandelle qui éclairait sa cabane de bois
rond, puis il oublia son isolement et sa misère, pour s'ané-
antir dans le beau rêve dont la petite damoiselle Yolande
était la rayonnante héroïne.

Il s'endormit, vaincu par le parfum des arbres et
des foins, et il ne s'éveilla même pas, lorsqu'aux pre-
mières lueurs du jour, la porte se poussa pour laisser pas-
ser la créature charmante qui, de France était venue,
sous la protection de la Vierge, et des marins français.
Elle s'avança jusqu'au dormeur, elle approcha ses lèvres
dans un geste de baiser, mais sa bouche n'effleura pas
le front du chevalier. Les yeux tendres firent le tour
de l'humble cabane, une statuette de la Vierge, la gar-
dienne de Ville-Marie l'appelait, elle s'agenouilla et pria
près du cahier, qui semblait une épave abandonnée. La
petite Française s'empara, et lut avec une avide émotion :
“Ne venez pas !” Alors, dans un mouvement plus vif
qu'une caresse, plus ardent qu'une prière, elle s'inclina,
près du dormeur, et sa tête aux reflets d'épi mûr roula
sanglotante sur la paille blonde, tandis que Pierre criait
“Yolande ! Oh Yolande !” et que la Madone, dans sa
niche, souriait aux fiancés de Ville-Marie.

Et voilà comment s'aimaient et s'épousaient sur la
terre de sacrifice où le sang coulait à grands flots, les
saints ardents et héroïques qui créèrent notre race, héros
et héroïnes venus de France, et que nous bénissons à
genoux !

Madeleine.

FEUILLES D'ÉRABLES

Le printemps sourit aux champs frais semés
Il dit : — revenez, brises caressantes,
Fêtons les beaux jours !... Des feuilles naissantes,
Coquettes, verdissent l'érable aimé.

Le long du chemin et le long des sentes
Epanch ton parfum arbre renommé.
Les petits oiseaux viennent ranimer,
Par leurs chants joyeux, la saison passante.

Et toi, feuille jaspe ou de vert satin,
Parles-nous l'honneur, de chevalerie,
Comme au temps passé des héros lointains.

Emblème sacré de notre patrie
Pénètre nos cœurs émus ou joyeux
Du patriotisme de nos aïeux. Solange d'Iberville.

Les Figures de l'Histoire du Canada qui Commandent

II.

PAUL CHOMEDÉY DE MAISONNEUVE.

“Jamais les Français n'étudieront assez l'histoire du
Canada,” déclarait récemment M. Hanotaux, en introdui-
sant en son pays, la dernière édition de l'œuvre de F.-X.
Garneau ; il voudrait que nos frères d'outre-mer fussent
en dégager une grande leçon de politique coloniale, effi-
cace à la France et à ses possessions actuelles.

Jamais les Canadiens Français ne liront trop leur his-
toire, dirons-nous de notre côté, si nous voulons en ex-
traire la grande tradition de noblesse morale à transmet-
tre à nos enfants par leur éducation et pour leur prépara-
tion aux fonctions publiques.

L'histoire du Canada nous apparaît nettement avec
une tête à deux faces... comme celle de Janus.

D'un côté, face commerciale ou cupide, élaborée par
les trafiquants de fourrures et d'alcool ; l'ambition terri-
toriale et inféconde d'un Lauzon ; les incessantes et per-
fides convoitises de l'Angleterre et de ses colonies améri-
caines ; l'avarice du gouverneur, M. de la Jonquière ;
les concussions de l'Intendant Bigot et de sa clique ;
l'absence d'équité des premiers occupants de la conquête
vis-à-vis l'âme si essentiellement désintéressée du peu-
ple canadien ; chez celui-ci, l'affaiblissement lent de sa
valeur primitive et foncière, par le confort, le luxe et la
vanité ; la trop rapide ou trop incomplète transformation
de ses classes dirigées en classes insuffisamment diri-
geantes ; la matérialisation et l'avachissement de sa po-
pulation urbaine dans les grands centres, du sommet à
la base, par le sans gêne et l'intempérance en tous gen-
res et sur toute la ligne. Pour lui trouver une paternité,
à cette laideur cocasse, il faudrait vraisemblablement re-
monter jusqu'à la création du veau d'or.

Le l'autre côté, figure apostolique et chevaleresque,
admirablement ébauchée par les fondateurs de Québec
et de Montréal ; les missionnaires et les martyrs ; les ex-
plorateurs et les coureurs de bois ; les soldats et les défri-
cheurs, les seigneurs pauvres et leurs censitaires labo-
rieux ; les Ursulines et les Hospitalières ; Marguerite
Bourgeoys et Madeleine de Verchères ; Mesdames du Clos
et de la Tour ; tous les défenseurs de la petite patrie de-
puis Champlain jusqu'à Lévis ; les champions de sa liber-
té politique et les éditeurs de sa constitution civile, en
passant par Bédard et Papineau ; les créateurs et les con-
servateurs de l'âme nationale depuis les Récollets et les
Jésuites jusqu'à des évêques comme Mgr Plessis et des
Curés comme Mgr Labelle — tous contempteurs, croy-
ons-nous, de l'argent en soi et de sa jouissance exclusi-
vement matérielle pour soi et pour sa pétandière. Le
nom de cette beauté accusée, — j'allais dire unique —
parmi les beautés caractéristiques de chaque pays, c'est
le désintéressement.

Montréal lui doit la pureté de ses origines ; son fonda-
teur, Paul-Chomedéy de Maisonneuve en fut la person-
nification absolue.

Regardons-le avec amour et respect.

Un médiocre portrait de lui nous laisse voir un galbe
anguleux et long, dont le menton est le seul trait indica-
teur de force. Le regard pensif est inquiet, semble-t-il,
d'une perspective éloignée et incertaine. La physiono-

mie est douce, sérieuse, voire même un peu chagrine; l'ensemble presque aussi ascétique que celui d'un Newman ou d'un Manning.

Il fut probablement désintéressé tout jeune du plaisir et de la mollesse. Nous le découvrons à l'âge de 13 ans en Hollande: il y guerroyait pour le compte du roi de France. Aux heures de trêve et de loisir, il s'amuse à pincer du luth, pour se garder à distance des compagnies ou des distractions grossières.

Vers 1639-40, nous le rencontrons à Paris, désintéressé de la vie abrutissante des garnisons ou, peut-être bien, des guerres dont la justice ou l'utilité ne lui sont pas évidentes. Et il se cherche une vocation: militaire toujours, oui; mais dans une ambiance et avec un but supérieurs. En sa province de Champagne, il a rendu visite à sa sœur religieuse. Le rêve de cette sœur et de sa communauté, c'est l'évangélisation du Canada indigène. Et elles ont sans doute l'éloquence de leur désir, car Paul de Chomedey en est revenu touché. A Paris, en visite chez un ami, dont il attend la rentrée, il a feuilleté un volume des *Relations* des Jésuites sur la Nouvelle-France, et de là, il s'en est allé aux informations, chez le P. Lallemant, ex-confesseur de Champlain à Québec, devenu, à Paris, procureur des Missions.

Depuis quelque temps ces *Relations*, lues avidement en France, faisaient lever en maints endroits de son sol généreux, toute une pépinière d'apôtres, âmes ardentes et fermes, qui n'attendaient — dans la docilité et l'humilité de leur foi, — que la décision finale d'une autorité religieuse, pour prendre hardiment leur feuille de route. Sans se connaître, elles se télépathisaient, comme on dit aujourd'hui, et à l'heure voulue de Dieu le choc électrique ou la rencontre se produisait.

A la Flèche, en Anjou, M. Royer de la Dauversière, receveur des Tailles, encore plus apôtre que financier, visionnaire et prophète en même temps que mari et père de famille, embrassait clairement les contours et la position de l'île de Montréal, déjà abordée par Jacques Cartier et Champlain.

Pour lui, cette île était le site le plus favorable à l'expansion de la semence évangélique, la digue essentielle à la création de Champlain contre le débordement meurtrier des Iroquois. Et la solution pratique de cette méditation lancinante, c'était l'établissement sur l'île d'une colonie religieuse, agricole et militaire.

A Paris, M. Olier, prêtre de 28 ans, sollicité à l'épiscopat par un vieil évêque de ses amis, et se recueillant dans une église, pour entendre la réponse divine, était intimement averti de devenir "une lumière pour les Gentils." Et il renonçait à l'épiscopat. Mais ces Gentils où les atteindre? Et, d'étape en étape, sa pensée les découvrait en Amérique.

Un jour, ces deux grands rêveurs, pénétrèrent dans le château du garde des sceaux, à Meudon, chacun par l'extrémité opposée de la grande galerie. Ils ne se connais-

saient pas, mais c'était, sous le doigt du grand Moteur invisible, qui s'appelle Providence, l'instant précis du phénomène télépathique: ils se précipitent l'un sur l'autre, s'embrassent tendrement, se confient leurs chères aspirations et... quelques jours plus tard, le noyau de la Compagnie de Montréal était formé par six membres — (il devait s'accroître, plus tard jusqu'à quarante). Et voici quel était leur statut: Peupler cette nouvelle ville de Français, triés sur ce qu'il y avait de meilleur en foi et en mœurs, pour attirer autour d'eux les sauvages, les convertir au christianisme par la sainteté de leur vie, et à la vie civile par l'entraînement de leurs occupations agricoles. Ce programme comprenait, outre la recrue et les bestiaux, la fondation d'un hôpital, d'un séminaire, d'une école pour les filles, d'un évêché, le tout "sans être à charge au roi, au clergé ni au peuple, sans vue de lucre ni d'intérêt personnel," et aux frais des associés, à condition que leurs noms et leurs dons restent cachés, "sans espoir de remboursement ou de bénéfice."

Pour le commandement de la recrue, Jérôme de la Dauversière se cherche un homme d'élite. Sur les indications du P. Lallemant, il s'en va loger à l'hôtellerie, où Maisonneuve attend son avenir incertain. Il s'assoit à table d'hôte. La conversation est générale. M. de la Dauversière la dirige avec entrain vers la Nouvelle-France. Tout le monde l'écoute, Maisonneuve plus qu'un autre. Le repas fini, celui-ci invite chez lui le nouveau venu. L'entretien est décisif.

Maisonneuve se déclare tout prêt à partir. Retenons ces paroles: toute son âme et toute son histoire y tiennent: "Je n'ai aucune vue d'intérêt. Je puis, par mon revenu, me suffire à moi-même et j'emploierai de grand cœur ma bourse et ma vie dans cette entreprise, sans autre ambition que l'honneur de servir Dieu et le roi, dans les armes que j'ai toujours portées."

"Il ne se souciait non plus d'argent que de fumier, "devait écrire plus tard le Sr Morin, de l'Hôtel-Dieu. "S'il eût voulu négocier, il aurait amassé de grandes richesses par la traite des pelleteries, le castor, en ce temps-là, valant jusqu'à 10 et 12 lbs, et il aurait pu l'avoir facilement et à volonté, mais l'amour de la pauvreté évangélique qui était dans son cœur, en fermait la porte à tout désir des biens périssables."

"Il ne s'est jamais approprié la moindre chose des présents considérables que les sauvages lui faisaient; il distribuait tout aux soldats de sa garnison et aux habitants de la ville". (Mère Juchereau.)

Et ailleurs, le P. Lallemant: "Tous ceux du Conseil (à Québec), se firent augmenter leurs gages et récompenser de leurs services; ce qui apporta une telle confusion qu'on en eut honte; et que M. de Maisonneuve, n'ayant point voulu signer, rien ne fut signé de ces gratifications."

Voilà pour le désintéressement de l'argent. Voici pour celui du nom et de la position sociale. Paul de Chomedey est fils unique, seul héritier du titre et du patrimoine familiaux. Et l'on sait que, au 17^e siècle, rares sont les nobles qui ne font pas valoir leur blason et leur cadre. Pour ceci, et contre le départ de son fils vers un poste obscur et lointain le père réclame. Et le fils condescendant, souriant et grave à la fois, s'engage à devenir illustre et riche à jamais par l'acquisition de grands biens. C'est un voile léger jeté sur le texte divin: "Tout homme qui quittera son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, et sa maison pour la gloire de mon nom recevra

CONGRES EUCHARISTIQUE à LOURDES et PELERINAGE à

ROME sous le patronage de Nos Seigneurs les Evêques.

Les Congressistes partiront du Canada par le "SS. ALSATIAN", de 18,000 tonneaux, le 2 juillet prochain, sous la direction spirituelle de Sa G. Mgr P.-E. ROY, évêque auxiliaire de Québec.

Toutes les inscriptions au Pèlerinage et au Congrès doivent être enregistrées le plus tôt possible pour que les organisateurs puissent retenir les chambres à Lourdes.

Pour Lourdes, 2^e classe: \$282.00. Pour Rome, 2^e classe: \$402.00

Pour Lourdes, 1^e classe: \$322.00. Pour Rome, 1^e classe: \$472.00

Toutes dépenses payées.

ORGANISATEURS: HONE & RIVET, 9 Boulevard St-Laurent, Montréal

cent fois autant et possédera la vie éternelle." Mais le père, — plus humain — s'attache au voile, et se résigne au départ. Il ne devait réaliser ce malentendu que cinq ans plus tard, et dans l'éternité.

Il y a pourtant un honneur dont cet héritier d'une fière tradition ne se détournera jamais, c'est celui de la parole donnée, de l'engagement contracté, des responsabilités prises : il est à peine débarqué à Québec, que toute la ville, gouverneur en tête, se transforme en conseil : Ville-Marie est trop éloignée, la colonie sera disséminée sur un espace immense et toujours envahi par les hordes Iroquoises. Pourquoi ne pas réunir ces faibles forces dans un moindre rayon? — Pourquoi? Maisonneuve saura bien le leur apprendre, à l'heure du départ, dans le petit parlement intempestif, improvisé pour la circonstance, par M. de Montmagny : "Je ne suis pas venu pour délibérer mais bien pour exécuter, et dussent tous les arbres de l'île de Montréal être changés en autant d'Iroquois, il est de mon devoir et de mon honneur d'y établir une colonie!"

Le 18 mai, 1642, toute la petite troupe est à genoux sur la pointe de Montréal occupée aujourd'hui par la Douane et par la statue de je ne sais plus quel homme d'affaires anglais (ô signe des temps!). Un autel est dressé par les mains joyeuses de M^{de} de la Peltrie et de Jeanne Mance. On entonne le *Kyrie*. Au prône, le P. Vimont prononce ces mémorables paroles : "Ce que vous voyez ici, Messieurs, n'est qu'un grain de sénévé; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion qu'il faut sans doute que le ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre. Oui, je ne doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie et ne s'étende de toute part."

Et le Saint Sacrifice s'achève au milieu des fraîcheurs embaumées et des bruissements chantants de cette nature en éveil. Le Saint Sacrement reste exposé toute la journée et devient à demeure première sentinelle du poste militaire de Ville-Marie. De petites mouches-à-feu, renfermées dans un verre quelconque, lui rendent le culte de la lumière : ce sont les premières recluses chrétiennes de l'île.

à suivre.

LE LIVRE CANADIEN

Il y a quelque temps M. A.-D. Decelles communiquait à "La Presse" des remarques fort intéressantes sur l'évolution du livre Canadien. Après nous avoir montré avec quelle lenteur et quelles difficultés s'établit chez nous le commerce du livre puisque de 1765 à 1800 les presses ne livrèrent que 37 volumes et moins de 400 de 1800 à 1850, M. Decelles ajoute des réflexions qui ne manquent pas d'à-propos à l'approche de la fin d'année scolaire et qui sont inspirées du plus pur patriotisme :

"Ne serait-il pas temps à présent de reconnaître les services que rendent aux lettres canadiennes les éditeurs de notre province en faisant entrer un plus grand nombre de nos ouvrages dans les distributions de prix. Puisque nous sommes sur ce sujet, nous serait-il permis de suggérer un changement à une pratique qui nous semble anormale. Il est d'usage, depuis un certain nombre d'années, de donner aux élèves qui terminent les cours, une

médaille d'or d'un titre très douteux, pour témoigner de ce fait. Qu'advient-il de cette récompense? La jeune fille la porte quelque temps, puis un beau jour elle la relègue au fond d'un tiroir d'où ce témoignage de son succès ne sort plus. Cette médaille, nous dit-on, coûte \$10.00, mais ne vaut intrinsèquement que peu de chose; avec cette somme, on pourrait acquérir une dizaine de volumes d'ouvrages canadiens qui formeraient comme un commencement de bibliothèque et attesteraient plus que la médaille dédaignée le succès de la jeune fille au couvent. Tout le monde, de cette façon, trouverait son profit dans la réforme que nous suggérons : les élèves ayant sous la main de quoi meubler leur intelligence, les libraires qui font des sacrifices pour propager la littérature canadienne, et les écrivains qui se consacrent à la tâche ingrate de tenir une plume."

A.-D. Decelles.

L'Œuvre Chinoise

"L'Œuvre des Missions est souvent en butte aux attaques les plus acerbes même de la part de personnes fort religieuses et bien intentionnées. S'appuyant sur un patriotisme mal éclairé, elles réclament pour les nôtres ces énergies utilisées au service d'étrangers. On oublie sans doute l'ordre donné aux apôtres : "Allez, enseignez toutes les nations". On n'approfondit pas le sens de cette parole qui peut tout aussi bien s'appliquer aux nations qu'aux individus : "Qui veut sauver sa vie la perdra."

Car si le dévouement entraîne souvent chez les individus, même ici-bas, une merveilleuse éclosion de valeur personnelle, ainsi en est-il chez les peuples. Et si l'on ajoute à ce fait la conséquente certitude des bénédictions du ciel, tous ceux qui ont à cœur le progrès social et national des nôtres devraient vivement s'intéresser aux œuvres de la propagation de la foi qui y sont intimement liées.

Les missionnaires, mettant en pratique les conseils du grand apôtre saint Paul, se sont faits tout à tous. Ils se sont faits Indiens avec les Indiens, Japonais avec les Japonais, Chinois avec les Chinois.

La Société des Missions Étrangères de Paris à laquelle j'appartiens est la société qui a fourni et fournit encore le plus de missionnaires aux pays d'Extrême Orient. Elle compte en ce moment une quarantaine d'évêques et près de deux mille missionnaires administrant environ 1,600,000 chrétiens. L'une des plus belles missions dirigée par les prêtres de cette société est celle du Kwangtong (Chine) où j'ai vécu quinze ans jusqu'au moment où j'ai été envoyé par mon évêque en Amérique pour y fonder des Missions pour les Chinois.

Car si les missionnaires vont en Chine convertir les infidèles, il ne sauraient oublier les pauvres Chinois exilés loin de leur patrie.

Ceux-ci se sentent environnés d'ennemis; aussi sont-ils bien reconnaissants lorsque quelqu'un leur témoigne de l'intérêt. Les protestants ont depuis longtemps cherché à les attirer vers eux par les écoles du dimanche. Car le Chinois nouvellement arrivé ici ne connaît ni l'anglais ni le français; il veut s'instruire. Nous, catholiques, profitant de l'exemple qui nous a été donné, instruisons le Chinois pour qu'il entende parler de notre religion, qu'il dépouille peu à peu les fausses idées qu'il avait contre les "diabes d'étrangers" et qu'il demande à devenir chrétien par le baptême. A cet effet je viens de faire imprimer à Hong-Kong, un catéchisme

Chinois avec traduction en français et en anglais.

Voilà l'Œuvre Chinoise, telle qu'elle a été fondée à Montréal.

Il y a deux ans, je quittais New-York où j'avais fondé une mission chinoise et reprenais le chemin de la Chine, lorsqu'à mon passage à Montréal, Monseigneur Bruchési me pria d'y fonder une mission semblable. Les Chinois sont d'abord venus très nombreux à nos classes, car ils préfèrent les catholiques aux protestants; mais comme les professeurs n'étaient pas suffisants en nombre, les élèves nous ont peu à peu quittés pour aller chez les protestants où les professeurs étaient plus nombreux. A l'école du Plateau, nous avons eu jusqu'à 150 Chinois. A l'Académie de l'Archevêché, faute de professeurs, nous n'avons eu que 40 ou 50 élèves pendant la première année. Vers la fin de 1913, j'expliquais ma situation à Mgr LePailleur, qui, vous le savez, est doué d'un esprit large et qui est toujours prêt à fonder de nouvelles œuvres. Il m'offrit le soubassement de son presbytère et en même temps recommanda mon œuvre du haut de la chaire. De nombreux professeurs, hommes, dames, jeunes filles et jeunes gens répondirent à son appel. Les Chinois revinrent très nombreux. Nous eûmes jusqu'à 125 élèves. Mais malheureusement les plus beaux zèles se refroidissent quelquefois et en ce moment nous ne comptons qu'une quarantaine de professeurs et environ 100 élèves. Les Chinois reviendront plus nombreux si nous pouvons avoir de plus nombreux professeurs. L'œuvre chinoise est une œuvre à laquelle peut se dévouer toute personne remplie de bonne volonté, à quelque paroisse qu'elle appartienne. C'est une œuvre interparoissiale. Nous avons des professeurs appartenant non seulement à la paroisse du Saint-Enfant-Jésus, mais encore à Saint-Patrice, Westmount, Saint-Denis, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Henri, etc., etc. Toutes les bonnes volontés sont acceptées.

Tous les dimanches nous avons une classe commençant à dix heures du matin. Les élèves, au nombre d'une quarantaine, assistent avec leurs professeurs à la messe de 11 heures et quart, dans le soubassement de l'église de l'Enfant-Jésus. Après la messe, il y a une petite instruction en Chinois.

Une autre classe commence à 2 heures et demie et à 4 heures un catéchisme en Chinois est fait aux élèves qui se préparent au baptême. Depuis que l'œuvre est établie à l'Enfant-Jésus, nous avons eu une quinzaine de baptêmes et une vingtaine sont en perspective. Ainsi le but de notre œuvre est atteint.

Mais comme toute œuvre, elle a besoin de secours pécuniaires. Nous avons fait dernièrement une tombola qui a produit une certaine de piastres et le 5 juillet, nous aurons un pèlerinage à Joliette.

Permettez-moi de faire un appel pressant aux membres de la Fédération Nationale de Saint-Jean-Baptiste qui voudraient bien consacrer une heure de leur dimanche à une œuvre qui promet beaucoup et qui est certainement digne de sympathie. Elles y trouveront un utile délassement et aideront à faire connaître la religion de Notre-Seigneur à de pauvres âmes qui vivent encore dans les ténèbres du paganisme. Ce sera la continuation de l'œuvre des Apôtres.

H. Montanar,
Missionnaire apost.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

CHRONIQUE INTERNATIONALE

(des ligues catholiques féminines.)

Autriche. — L'association des femmes catholiques a eu, en avril dernier, son congrès et sa semaine sociale où l'on a pu suivre d'excellents cours d'enseignement religieux, juridique, social et domestique. L'assistance aux réunions fut nombreuse et soutenue.

La section des questions sociales a prêté une attention spéciale au projet de l'établissement pour les jeunes filles au sortir de l'école d'un cours de préparation à ses devoirs d'état, dans la famille et dans la société.

On a aussi formé un comité de lutte contre la traite des blanches.

Enfin on a proposé une importante réforme dans la constitution de l'association, la formation de groupements paroissiaux. Ce projet semble devoir être mis à exécution.

Suisse. — L'association catholique de Sursee et des environs a tenu une assemblée générale en février dernier. On y a donné un compte rendu des travaux faits pendant l'année 1912-13. Le soin des malades semble avoir été la principale préoccupation des dames de la ligue.

Au temps de Noël on s'est activement occupé d'égayer les foyers pauvres.

L'œuvre des récompenses de service aux anciens domestiques a donné de beaux résultats: trois servantes ont reçu une épinglette d'argent pour dix ans de service et deux ont reçu une montre d'argent pour vingt ans de service.

Plusieurs cours d'enseignement ménager ont été donnés, de cuisine, de couture, etc.

La Maison de refuge de Bâles accomplit activement son œuvre comme l'a fait voir l'assemblée tenue en décembre 1912.

Allemagne. — L'association des femmes catholiques d'Allemagne a envoyé une pétition au gouvernement Prussien à l'effet d'obtenir la nomination de femmes dans les Commissions scolaires. On leur a répondu que leur demande toute justifiée qu'elle était, rencontrait cependant de graves difficultés, mais qu'on la prendrait en considération.

REVUE DES REVUES

Le monument à Louis Hébert. — L'excellente idée, lancée il y a plus d'un an par Laure Conan (Mlle Félicité Angers de la Malbaie), d'élever un monument à Louis Hébert, a fait son chemin et la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec vient de prendre l'initiative de la réalisation de ce patriotique projet. Le moment est bien choisi. En effet, l'on se plaint partout de la désertion des campagnes et de l'abandon de l'agriculture par notre jeunesse pour la vie des villes. Il importe donc de faire échec à cette funeste manie, la grande cause de la cherté de la vie; et la glorification du premier cultivateur canadien contribuera à montrer la grandeur et l'importance de l'agriculture, et à ranimer l'amour de la Terre.

(*Le Messager de Saint-Antoine.*)

Un Collège catholique de Jeunes Filles. — Le 20 février, Son Eminence le Cardinal Archevêque de Paris bénissait le premier collège secondaire catholique de jeunes filles qui s'est fondé en France.

(*Echo de la L. P. D. F.*)

NOTRE COURRIER

(de l'action féminine au Canada.)

Quelques résultats. — Les efforts faits par nos influentes associations féminines à l'approche des élections municipales, en vue de faire comprendre aux électrices de Montréal l'importance du droit de vote, ont donné un résultat satisfaisant. L'on compte que le dixième des votes déposés au scrutin, le 6 avril, appartenait aux femmes de Montréal.

Femmes-Agents de Police. — Comme suite à la demande faite au Bureau des Contrôleurs, au courant du mois de février, et qui fut alors soumise au chef de la Police, celui-ci vient de se prononcer en faveur de l'emploi de femmes agents de police. D'après l'avocat de la ville, la charte ne permet pas d'assermenter les femmes comme agents de Police. Vu l'opinion du Chef sur cette question, il est probable que, s'il est impossible d'y pourvoir autrement, on fera amender la charte afin que l'engagement d'agents féminins soit licite.

Club Loyola. — Depuis nombre d'années, les membres de ce Club dans la poursuite de leurs œuvres de charité se sont convaincus du besoin qu'il y a de maisons de convalescence.

Au début de cette année, l'acquisition d'un local a été décidée; et l'inauguration de cette œuvre a eu lieu le 25 avril. Les membres, souvent trop faibles pour reprendre leurs occupations en sortant des hôpitaux, trouveront au "Loyola Convalescent Home", 26 avenue Overdale, le repos qui leur est si nécessaire. Cette maison, sous une direction éclairée et tenue d'après le règlement des hôpitaux, offrira en plus à ses clients les soins de médecins distingués qui ont promis leurs services gratuitement.

Ligue des Ménagères (Montreal Housewives' League). — L'influence de cette Ligue qui est de fondation encore récente, se fait sentir dans toutes les parties de la ville notamment à Maisonneuve où elle vient d'établir un nouveau centre.

Lors d'une des dernières réunions on présenta un rapport sur la vente de denrées frelatées: en 1913, il y a eu 140 condamnations pour ce délit. La ligue doit faire une requête auprès du Gouvernement afin que la Gazette officielle publie, non seulement le nombre d'arrestations, mais les noms des délinquants. Résolutions fut prise de demander que les tribunaux imposent le maximum de peine pour la vente de lait impur, et que l'on fasse nommer plus d'inspecteurs de produits alimentaires. Une recommandation fut faite par la ligue à tous ses membres en ces termes: — "qu'autant qu'il sera possible, on fasse usage de produits indigènes, c'est-à-dire, fabriqués au "Canada." Cette ligue s'est aussi occupée de certaines boulangeries où les lois de l'hygiène restaient lettre morte. Le docteur Boucher, chef du Bureau d'Hygiène, promit que ces plaintes recevraient l'attention voulue le nouveau code contenant une clause spéciale exigeant la surveillance des boulangeries.

LA MUTUALITE FONCIERE vient à propos vous aider à résoudre le problème de la vie chère:—

Ne plus payer de loyer ou avec ce loyer vous acheter une propriété.

Vous procurer un capital avec 1 pour cent d'intérêt.

Tous renseignements vous seront fournis au Bureau de

LA MUTUALITE FONCIERE,

97 ST-JACQUES, Chambre 60,

Tél. Main 41:

Notre représentante recevra les dames avec toute la bienveillance possible.

Il sera dans votre intérêt de mentionner cette annonce.

Chronique des Oeuvres

COMMUNIQUE DU CONSEIL CENTRAL. — Le Bureau de direction a soumis, le 25 avril, à l'assemblée des déléguées, le projet d'organiser une semaine sociale pour l'automne prochain, dans le courant du mois de novembre. Cette proposition a été acceptée à l'unanimité.

La semaine sociale consistera en une série de conférences publiques et de réunions particulières pour la discussion.

Chacun des comités de la Fédération aura à charge d'organiser partiellement ou entièrement les séances d'une journée. Ces comités sont ceux de l'enseignement ménager, des œuvres économiques, des questions civiques, de la tempérance, de la mortalité infantile, de la fréquentation scolaire, du journal. Ce dernier comité du journal cumulera l'organisation des conférences sur la presse, l'éducation sociale, les cercles d'étude, la propagande sociale, etc.

CERCLE D'ETUDE NOTRE-DAME. — La discussion qui animait la dernière réunion du Cercle résume bien à nos yeux les tendances et l'esprit des études que nous poursuivons. La question était celle-ci: faut-il pousser les femmes à l'instruction supérieure?

Les unes considérant les résultats déplorables obtenus dans certains pays par le développement de l'intellectualisme chez les femmes ont opiné contre la diffusion de l'enseignement supérieur.

D'autres plus nombreuses, considérant les divers inconvénients de l'ignorance, les dangers de l'infériorité intellectuelle de la femme tant au point de vue religieux et social que domestique, ont prétendu que jamais on ne fera assez de propagande pour donner l'élan vers les études supérieures.

Le débat ainsi posé risquait fort de s'éterniser. On tenta des rapprochements.

On en est arrivé d'abord à s'accorder sur ce point que l'enseignement supérieur ne s'adresse pas à toutes les femmes, pas plus qu'à tous les hommes. Dès lors les objections de déclassement, d'inaptitude tombent puisqu'il y a bien des femmes qui ont des talents notoires et qui sont dans des conditions d'existence à pouvoir disposer de leur temps.

En second lieu on établit une distinction au sujet du terme "enseignement supérieur". Il y a un enseignement supérieur qui consiste en une culture générale de l'esprit et dont le terme est un bachelaurat.

C'est celui dont nous jouissons Canadiennes-Françaises à l'école de la rue Sherbrooke, dirigée par les religieuses de la C. N.-D. Or toutes s'accordent à dire que cet enseignement général, ce développement simultané de toutes les facultés ne peut qu'être une excellente préparation à la vocation féminine si complexe d'épouse et de mère.

Reste la spécialisation. Quelques-uns la considèrent anormale, même pour les hommes. Et la femme qui a tant de responsabilité n'en peut courir les risques.

Cette objection n'est pas sans fondement. Mais on ne saurait tout de même ignorer les avantages qu'offre la spécialisation tout aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Au point de vue économique, avant le mariage ou au cas de veuvage, c'est indubitable. Pendant les années de vie commune ce peut-être une ressource précieuse. Au point de vue intellectuel: la recherche de la vérité n'est-elle pas l'apanage de tout être humain? A la femme plus spécialement, elle offrira cette échappée du terre-à-terre, des soucis domestiques dans les régions sereines et apaisantes des idées.

N'est-il pas incontestable aussi que l'influence morale grandit quand le prestige d'une personne s'appuie à des connaissances solides et qui en imposent. Le respect par ailleurs n'est-il pas un important facteur de l'éducation?

De même l'exemple d'un travail assidu n'agira-t-il pas plus sûrement que maintes recommandations sur l'imagination impressionnable de l'enfant?

Et si vraisemblablement on peut craindre que l'intellectualisme fasse perdre à la femme la notion de son devoir et la santé physique qu'il exige ne faut-il pas s'en prendre à un défaut de méthode et au manque de sens chrétien chez celles qui s'y sont adonnées?

Sans vouloir trancher cette question épineuse, nous avons tout de même cru devoir émettre cette conclusion: Vouloir entraver à cause des abus qu'il peut entraîner le développement de l'enseignement supérieur chez les femmes, c'est aller contre les intérêts de l'humanité tout entière. Ce qu'il faut, c'est chercher à rendre la nourriture intellectuelle plus assimilable à la mentalité de la femme et plus conforme à son caractère propre, les méthodes d'enseignement; enfin de pénétrer le haut enseignement d'un profond esprit chrétien.

L'ASSOCIATION PROFESSIONNELLE DES EMPLOYEES DE MANUFACTURE. — A l'assemblée du troisième dimanche d'avril les vaillantes travailleuses avaient le plaisir d'entendre comme conférencière mademoiselle Georgette Lemoine, élève des hautes études des Dames de la Congrégation; elle intitula sa causerie "l'influence sociale d'une élite." Les figures ravonnantes des auditrices et leurs applaudissements prouvèrent leur admiration envers mademoiselle la conférencière. De fait, les ouvrières qui composaient cet auditoire, assidues aux assemblées depuis déjà plusieurs années, forment une élite

des femmes pieuses, au cœur débordant de patriotisme, heureuses de s'instruire de leurs devoirs sociaux et de devenir par là même de plus en plus utiles à la Patrie, à leurs semblables en servant Dieu d'abord.

Le révérend Père Messen de la Compagnie de Marie, désirant connaître notre œuvre, avait bien voulu être présent. Il présida l'assemblée en l'absence de notre vénéré aviseur, le révérend Père E.-A. A. Tourangeau, O. M. I.

Comité de Propagande : Les personnes suivantes furent récompensées pour le recrutement de nouveaux membres: Mlle H. Lefebvre enrôla 63 membres, Mlle A. Valiquette, 33 membres, Mlle C. Lucas, 25 et Mlle H. St-Julien, 20 membres. Chacune de ces demoiselles reçurent un joli souvenir.

Comité des Retraites fermées : Les jeunes filles qui seront libres du 30 juin au 3 juillet prochain, sont priées de se hâter de s'inscrire soit chez Mlle Laure Robert, 766, ave Papineau, téléphone St-Louis 6563, ou chez Mlle H. Thoin, 1037, rue Ontario Est.

Comité de la Caisse de secours : Ce comité distribua à ses membres malades quatre-vingt-quatre jours de bénéfices.

Le dimanche, 17 mai, à 4 heures, avait lieu l'assemblée mensuelle. Le Rév. Père Winnen, S. M. M., supérieur à Montfort, nous fit l'honneur de nous donner une conférence intitulée: "Le jeune homme à marier." Inutile de dire le succès de cette réunion.

La mauvaise mode fait encore le sujet d'une campagne active. Une critique fort juste en a été donnée par un membre de l'association.

Section d'Hochelaga. — Le 26 avril avait lieu l'assemblée mensuelle dans la salle de l'école de la Nativité, rue Saint-Germain. Mme Gérin-Lajoie a bien voulu accepter d'y faire une causerie.

La Chorale Lavolette s'est occupée du programme musical, sous la direction de Mlle J. Couture.

A l'assemblée mensuelle du 3 mai dernier, les travailleuses avaient le plaisir de recevoir mademoiselle Læticia Désaulniers, présidente du Cercle Jeanne d'Arc. La charmante diseuse a intéressé ses auditrices, qui étaient ce jour-là presque toutes de très jeunes filles. Le sujet qu'avait choisi la conférencière était intitulé: "La femme et l'association". Elle expliqua clairement les organisations qui doivent intéresser tout particulièrement les jeunes ouvrières afin de se perfectionner au point de vue de leur profession et pour devenir de bonnes ménagères.

Judi, le 7 mai, à 8 heures P. M., avait lieu à la salle de l'école Baril, numéro 191, rue Stadacona, l'exposition des ouvrages des élèves des cours du soir donnés par l'A. P. E. M. dans les classes des écoles de la commission scolaire d'Hochelaga. On ne peut assez louer la générosité de MM. les Commissaires de la paroisse d'Hochelaga qui ont procuré aux ouvrières de cette paroisse, l'occasion de s'instruire en leur laissant l'usage des classes.

Une adresse fut lue par Mme J. Auclair, secrétaire des Dames patronesses; le concours de ces Dames a aussi été très précieux.

Section Maisonneuve : Un comité s'est formé lors de la visite de notre première vice-présidente dans cette section; Mlle E. Lachapelle, présidente et Mlle Rheault, secrétaire, sont venues faire

leur rapport au comité central. Mlle Girardin est la trésorière. Mlle Hélène Lefebvre avait préparé un joli programme musical et littéraire.

Section Saint-Hélène : L'assemblée mensuelle d'avril avait lieu sous la présidence du Rév. Père Messen de la Compagnie de Marie. Madame Gérin-Lajoie, présidente générale de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, a bien voulu venir parler des œuvres qui lui sont chères.

Le programme musical fut exécuté par les élèves de Mlle H. Lefebvre.

On procéda ensuite à la distribution des récompenses à celles qui avaient eu le courage de suivre après une journée de labeur un des cours du soir, soit de coupe et couture, ou de broderie. Une vingtaine d'élèves s'étaient inscrites, environ douze ont été assidues et appliquées, après une série de huit cours, ces demoiselles avaient chacune six ou sept morceaux de lingerie à l'exposition, ce qui leur faisait honneur ainsi qu'aux organisatrices de ces cours. Une série de huit conférences sur l'hygiène ont aussi été données à une quarantaine de personnes par le gracieux concours de Mlle Morin, infirmière diplômée.

BIBLIOGRAPHIE

"QUESTIONS ET ŒUVRES SOCIALES DE CHEZ-NOUS," par Monsieur Arthur Saint-Pierre.

Monsieur Arthur Saint-Pierre, le distingué secrétaire de l'Ecole Sociale Populaire, vient de mettre en volume d'intéressantes études sur les "Questions et Œuvres Sociales de chez-nous" qui sont de la plus sûre documentation, et de la plus agréable lecture.

Parmi les encouragements, flatteurs et combien mérités, qui ont accueilli l'œuvre de Monsieur Saint-Pierre, nous reproduisons cette appréciation, la plus élogieuse de toutes, parce que venant de la source la plus autorisée, celle de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque: "Monsieur Saint-Pierre est un apôtre du bien. Ses écrits se font remarquer par la doctrine la plus sûre et des directions très pratiques. Il s'est fait une spécialité des questions sociales. Il les traite admirablement. Il mérite d'être encouragé. Son volume dans les familles ouvrières sera un précieux enseignement, je pourrais dire une utile prédication."

Monsieur Saint-Pierre est un apôtre de la plus belle qualité, et nous nourrissons ajouter qu'il est un initiateur de la question sociale catholique chez-nous, et qu'il la prêche et la met en action avec une science et un tact qui honorent grandement ce jeune et ardent écrivain.

Son livre est le reflet de l'œuvre qu'il poursuit par l'Ecole Sociale Populaire, œuvre de pure doctrine et de saine propagande, destinée à améliorer le sort des foules en fondant leur idéal social, sur un idéal de foi, de noblesse et de charité. Nous souhaitons que le livre de Monsieur Saint-Pierre soit particulièrement bien accueilli dans nos milieux professionnels et où il ira jeter la bonne semence, et porter la bonne parole.

M. G. H.

Broderie Artistique

Toutes sortes de broderies à la main.

BRODERIE D'ÉGLISE

Catalogue envoyé franco pour - - 25c's.

RAOUL VENNAT

642, ST-DENIS, MONTREAL.

Tél. Est 3065.

DEPOT DE MUSIQUES FRANCAISE

LUNETTES et VERRES

Grand choix de ce qu'il y a de mieux en
Lorgnons et Lunettes,

Yeux artificiels.

Salon privé pour l'ajustement des yeux
artificiels.

Ajustement parfait, verres de première qualité "centex" Montures de toutes sortes.

Consultations: A l'Hôtel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, excepté les mercredis et samedis. Aux salons d'optique, de 9 h., a. m., à 3 h. p.m. Appointments par Tél. Bell, Est 2257.

Spécial: Instruments de photographie, marque "Ensign" ainsi que tous les accessoires pour photographes amateurs.

Une visite est sollicitée.

SALON D'OPTIQUE FRANCO-BRITANIQUE

Rod. CARRIERE, Henri SENECAI,

Opticiens et Optométristes.

205-207, Sainte-Catherine, Est.

Entre Ste-Elisabeth et Sanguinet.

Dentelles françaises faites à la main.

Manufacture en France.—Dépôt à Montréal.

Mme C. VIGNAL

Spécialité de rideaux, cols et guipure d'art, broderies, Toiles des Vosges, linge de table.

Réparation et mise à neuf, Importation directe, leçons. — Parfumerie Delettre, Paris. 770 St-Denis, Montréal.

TELEPHONE BELL EST 5318.

DUPUIS FRERES LIMITEE

"Le Magasin du Peuple."

RUE Ste-CATHERINE, Coin St-André

\$75,000.00

de nouvelles marchandises du printemps sacrifiées à

49 cents dans la piastre

La plus Grande Chance d'Economie de la Saison.

Français, Anglais, Mathématiques, Lettres,

Sciences, Branches Commerciales, etc.

Classes et Leçons Privées.

Auguste et Paul Charbonnier

384 Parc Lafontaine

Tél. Saint-Louis 6531.

Mères de famille, ouvrières, commis, jeune fille

DEPOSEZ VOS ECONOMIES A

**La Banque d'Epargne de la Cité
et du district de Montreal**

Fondée en 1846

DIRECTEURS:

J.-ALD. OUMET, Président, Hon. R. MACKAY, Vice-Président, R. BOLTON, G.-N. MONCEL, ROBERT ARCHER, Hon. R. DANDURAND, Hon. C.-J. DOHERTY, Sir LOMER GOVIN, Dr DONALD HINGSTON, F.-W. MOLSON.

Bureau-Chef et 14 Succursales à Montréal.

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargnes faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir des épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles, et d'en faire un Placement sûr.

A. P. LESPÉRANCE, gérant

Demandez une de nos petites Banques à Domicile, ceci vous facilitera l'Epargne.



VOS YEUX

Chose à voir! ...
Et à prévoir! ...

S'ils vous causent
quelques ennuis?

Faites-les examiner par

P. G. MOUNT

OPTICIEN, OPTOMETRISTE
944 St-Denis, près Rachel
BUREAU 1 - 8 hrs.
Phone St-Louis 1088



SAPHO

tue PUNAISES
et COQUERELLES

et prévient
les MALADIES
CONTAGIEUSES



AUTOMOBILES

HUDSON & STUDEBAKER

Modèle 1914

Actuellement en exposition à nos nouvelles
salles de vente. 180 rue Amherst.

UNE VISITE EST SOLICITÉE

Legaré, Gadbois Automobile
Limited

Lamontagne Limitée

Bloc Balmoral, N-Dame Ouest,

**HARNAIS, VALISES,
SACS DE VOYAGE,
SELLES, Etc.**

Venez voir nos échantillons
et demandez nos prix.



Exigez cette marque sur
vos harnais, sacs de voyage.

**Le magasin pour la confection
par excellence.**

Toujours un étalage des plus hautes nou-
veautés, comprenant

MANTEAUX, COSTUMES, ROBES DE TOILETTES,
BLOUSES, etc, d'une élégance et d'un chic
incontestables.

Les Dames sont invitées à visiter
cette installation où elles trouveront à satis-
faire leurs goûts les plus distingués.

P. Lafrance & cie,
LIMITÉE.

en face de l'Université Laval

182 ST-DENIS, Montréal.



DERY

FOURNIT A PLUS DE

40,000

CANADIENS

LES GRAINES DE SEMENCES

Les mieux adaptées à notre
climat.

Gratis sur demande, le catalogue fran-
çais le plus complet du pays. GRAINES,
PLANTES, OUTILS DE JARDINAGE de
toutes sortes, etc.

Hector L. Dery

21 NOTRE-DAME EST, MONTREAL

Téléphone Main 3036

"Au Bon Marché"

"A qualité égale, nos prix sont toujours
les plus bas."

En venant directement "Au Bon Marché"
la clientèle sait qu'elle y trouvera assuré-
ment ce qui se fabrique de mieux en fait de
nouveautés, et ce aux plus bas prix.

Par leur situation respective et exception-
nellement avantageuse, autant que par la
variété et surtout la qualité de leurs mar-
chandises, nos comptoirs présentent toutes
les meilleures conditions à la femme souci-
euse de sa personne autant que de sa bourse.

Mesdames, Prenez l'habitude d'acheter
"Au Bon Marché," et vous y gagnerez.

625, rue Ste-Catherine Est, angle Montcalm.
LETENDRE, FILS & CIE.

HENRY BIRKS & SON, Limited

Philips Square

Fabrication, réparation d'articles d'églises
Insignes de société, Croix, etc.

Une spécialité de dorure et placage.
Commandes respectueusement sollicitées.

Pour vos lunettes et lorgnons, allez chez
J.-J. MARCHAND, Opticien Diplômé.
282 Ste-Catherine Est. Près St-Denis.
Téléphone Est 1996.

DOCTEUR ERNEST CHARRON,
Chirurgien-Dentiste.

144, rue St-Denis, — — — Montréal.
Téléphone Est 410.

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS,
Papeteries, Fournitures de Bureaux, Livres,
Articles Religieux, Impressions, Reliure.
Norbert Faribault, prop. Tel. Est 2660.
288, rue Ste-Catherine Est, - - - Montréal.

MAYRAND, LORANGER, ECREMENT
et **MELANCON**, Notaires,
Edifice de la Banque Nationale,
99 St-Jacques, Montréal.

POULIN & CIE,

VOLAILLES, GIBIERS, ŒUFS.

39, Marché Bonsecours. — Tél. M. 7107

Banque Provinciale DU CANADA

Nombre de Déposants, plus de 45,500.

Bureau-Chef à Montréal et 66 succursales
dans les Provinces de Québec, Ontario et
Nouveau-Brunswick. La seule Banque, en
Canada, ayant un Bureau de Contrôle
pour son département d'épargne.

M. H. LAPORTE, Président de la Banque,
Sir Alex. LACOSTE, Président du Bureau
de Contrôle, de l'Épargne.

M. Tanerède BIENVENU, Vice-Président,
Gérant général.

SUCCURSALES à MONTREAL:

Rue Ste-Catherine, angle St-Hubert.
" " " " " Dorion.
" " " " " à Maisonneuve.
" Notre-Dame, angle Richmond.
" " " " " Vinet (Ste-Cunégonde)
" Beaubien " Huntly.
" Ontario " Panet.
" Rachel " St-Hubert.
" Roy " Egl. St-Ls de France.
" Daniel " Boyer (St-Arsène).

ROUGIER FRERES

Cie Incorporée.

IMPORTATION de
PRODUITS FRANÇAIS

63 Notre-Dame Est, Montréal.
32 Boulevard de la Bastille, Paris

La Cie de CHARBON SCRANTON
Lacoste & Cie, Gérants, 78a St-Denis.
Nous garantissons seulement le Charbon
Scranton que nous vendons.

AUX MODES AMERICAINES
Madame A. THIÉRIEN.

Chapeaux importés de Paris, Plumes
262, Ste-Catherine Est, — Tel. Est 4163

A LOUER

Tél. Bell, Est 6400.
J.-B. BAILLARGEON,
(EXPRESS)
La plus grande organisation de transport
329, rue Ontario, Est. — — Montréal.
Tél. Main 7767.

LIBRAIRIE NOTRE-DAME
RELIURE, IMPRESSIONS.

26, rue Notre-Dame, Ouest, Montréal.

Mde R. MacMILLAN

ELEVE DE DELATRE, (PARIS)
DELAQUERRIERE, PARIS
VANNINI, (FLORENCE)

POSE DE VOIX. REPERTOIRE.

35 rue Bishop Tel. Uptown 5679
Reçoit mardi, mercredi, vendredi.

T. C. LEMAIRE,

ASSURANCE CONTRE LE FEU

Bâtisses, Stocks, Mobilier, Automobiles.
48 Adam, Maisonneuve — Tél. Lasalle 229.

P. DAIGNAULT, N. de C. BRAULT, Georges-C. LEROUX, Paul SAEY, Alfred BOYTE
Président, Vice-Président, Secrétaire-Trésorier, Directeur, Directeur.

TEL. EST 6819

LA MAISON : Comptant ou termes à convenir

Leroux, Daignault & Brault,

MARCHANDS ET MANUFACTURIERS Limitée

de Meubles, Tapis, Prélarts, Rideaux, Draperies, Poêles, etc.
Ont ouvert un Grand Magasin aux numéros :

637-639 RUE STE-CATHERINE EST

(Coin Beaudry, en face du Théâtre National)

Spécialité : Ameublement de Maison et Fournitures pour Eglises, Couvents,
Ecoles, Bureaux Publics et Privés.

Nous pouvons vous monter une maison de la cave au grenier avec tout ce qu'il y a
de plus chic et de plus nouveau.

Nos meubles sont à la portée de toutes les bourses.

A LOUER

Pour votre santé et
celle de vos enfants

Servez-vous des produits de la
maison

J.-J. JOUBERT,
LIMITEE

Ils sont de qualité
SUPERIEURE.

LAIT CLARIFIE ET
PASTEURISE,
CREME, BEURRE,
OEUFs,
CREME A LA GLACE

J.-J. Joubert,
LIMITEE

975 Rue ST-ANDRE

Les Pilules Rouges
Pour les femmes
PALES et FAIBLES

— ET —

LES CONSULTATIONS GRATUITES
DES MEDECINS DE LA COMPAGNIE
CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Les Pilules Rouges sont une spécialité pour
toutes les femmes, qui désirent prendre les
Pilules Rouges, de consulter nos médecins;
cependant, nous ne saurions trop conseiller
à celles qui souffrent depuis longtemps, et
qui se seraient découragées, de venir voir nos
médecins, à leurs bureaux, No 274, rue St-
Denis, ou de leur écrire pour apprendre ce
qu'elles doivent faire dans leur cas, pour
aider l'action des Pilules Rouges. Les con-
sultations de nos médecins sont tout à fait
gratuites et se donnent tous les jours, excepté
le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heu-
res du soir.

Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour
toutes les femmes, qui désirent prendre les
Pilules Rouges, de consulter nos médecins;
cependant, nous ne saurions trop conseiller
à celles qui souffrent depuis longtemps, et
qui se seraient découragées, de venir voir nos
médecins, à leurs bureaux, No 274, rue St-
Denis, ou de leur écrire pour apprendre ce
qu'elles doivent faire dans leur cas, pour
aider l'action des Pilules Rouges. Les con-
sultations de nos médecins sont tout à fait
gratuites et se donnent tous les jours, excepté
le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heu-
res du soir.

Compagnie Chimique Franco-Américaine,
274, rue Saint-Denis, Montréal.

Au tout premier rang sont

LES CONSERVES DE FRUITS

ET DE LEGUMES

de la marque



GAZELLE

Elles ont conquis la faveur populaire
et s'y maintiennent.

Tél. Bell Est 1235

Tél. March. 563

Tél. Privé du Gérant: Est 513

La Société Coopérative
de Frais Funéraires

242, Ste-Catherine Est
W.-A. WAYLAND, - Sec.-Gérant

TAUX D'ABONNEMENT

De naissance à 5 ans \$1.00 par année,
Police acquittée après 25 ans.
De 5 ans à 30 ans \$0.75 par année,
Police acquittée après 25 ans.
De 30 ans à 45 ans \$1.00 par année,
Police acquittée après 20 ans.
De 45 ans à 55 ans \$1.50 par année,
Police acquittée après 15 ans.
De 55 ans à 65 ans \$2.50 par année,
Police acquittée après 10 ans.

Les personnes âgées de 65 ans ou plus
peuvent être acceptées comme abonnées en
payant les années en arrière.

Pour les prix ci-dessus mentionnés, la
Société s'engage : 1° à faire l'ensevelisse-
ment ; 2° à fournir la robe pour l'ensevelisse-
ment ; 3° à fournir une belle décoration de
la chambre mortuaire ; 4° un cercueil fini en
bois de rose ou couvert en drap ; 5° un cor-
billard à deux chevaux pour conduire le
corps, de la maison à l'église, et de l'église
au cimetière de la ville ; 6° une voiture dou-
ble ; 7° à faire chanter une grand'messe tous
les ans, dans le courant du mois de novem-
bre, pour les abonnés défunts, dans toutes
les paroisses de la ville de Montréal.

N. B. — Les bénéfices ci-haut représentent
la valeur de cinquante dollars.